LA

REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

CINQUANTIÈME ANNÉE

N° 11. — NOVEMBRE 1907

PARAIT DU 1er AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

SOMMAIRE

Les Bibles (*suite*), E. Grimard, p. 673. — Le Surnaturel Expérimental (*suite*), E. W., p. 686. — Une soirée merveilleuse, Dr Pau de Saint-Martin, p. 699. — Eusapia Paladino (*suite et fin*), professeur C. Moutonnier, p. 707. — Jérusalem (*suite*), Léopold Darvil, p. 717. — La découverte du magnétisme par les hypnotiseurs, Roxel, p. 725. — Le Problème de l'Être et de la Destinée (Éditeur), p. 729. — Conférence du 6 octobre, L. Chevreuil, p. 730. — Communiqué, H. Sausse, p. 732. — De l'Influence des métaux sur le périsprit, Paul, p. 733. — École Pratique de massage et de magnétisme, p. 733. — Nécrologie, p. 733. — Bibliographie, p. 734.

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

Réserve de tous droits

NOUVELLE ÉDITION DU VOLUME

ANIMISME ET SPIRITISME

Par **AKSAKOF (Alexandre)**

Prix de l'ouvrage : 20 francs. — Pour nos abonnés, 15 francs.

AVIS IMPORTANT

Un certain nombre de nos lecteurs ayant oublié de nous envoyer le montant de leur abonnement 1907, nous les prions instamment de nous le faire parvenir avec celui de l'année 1908 pour éviter les recouvrements onéreux par la poste.

TOUS LES ABONNEMENTS DE JOURNAUX ET REVUES SE PAIENT A L'AVANCE

Prière à nos abonnés de bien vouloir envoyer comme d'habitude le montant de leur abonnement en un mandat-poste à l'ordre de M. Paul Leymarie.

Pour l'étranger, il peut nous être envoyé directement en une traite sur Paris, mandat-poste international, ou par l'intermédiaire des libraires. — Les abonnements français (Paris, départements, Algérie, Tunisie) seront considérés, conformément aux habitudes, comme renouvelés d'office pour tous ceux, parmi nos abonnés, qui ne nous ont pas fait parvenir un ordre contraire.

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-poste, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à M. P. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco ; le port en sus pour l'Etranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1er de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Europe, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1er janvier et se paient à l'avance.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et receveurs des postes, à l'ordre de M. P. LEYMARIE. **On ne fait point traite sur les souscripteurs.**

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 48 premières années, 1858 à 1905, prises séparément, 5 fr. le volume, port 0 fr. 85, sauf pour les années 1858 à 1863 ; 1873 et 1874 ; 1880 à 1884 (13 années) dont il ne reste que quelques volumes et qui seront vendues désormais 10 fr. chacune. — 49e année 1906, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide, prix* : 2 fr. 50 par volume PRIX SPÉCIAL POUR LA COLLECTION ENTIÈRE.

H. DARAGON, Éditeur, 30, Rue Duperré, Paris

VIENT DE PARAITRE LE N° 1 DE LA

REVUE GÉNÉRALE

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

Publiée sous la direction de Ernest BOSC

Paraissant tous les mois (sauf août et septembre) en fascicules de 48 pages

Abonnement annuel France et Etranger. . . 10 fr.

N.-B. — Toutes les branches de l'occultisme y sont traitées par des spécialistes français et étrangers en occultisme. — Kabbale. — Psychisme. — Magnétisme. — Hypnotisme. — Suggestion. — Magnothérapie. — Psychiatrie. — Catalepsie. — Dégagement astral. — Extériorisation. — Théosophie; Linguistique occidentales et orientales. — Les Mythes et les Religions.

N° spécimen contre 0 fr. 50 en timbres français (ou contre 2 timbres internationaux).

Dernières nouveautés :

D'Alhaiza. — **Ce qu'est la Franc-Maçonnerie** . . . . . 0 fr. 50
E. Bosc. — **L'Opium et la Morphine** . . . . . 2 fr. »
E. Bosc. — **Traité de longévité humaine** . . . . . 5 fr. »
E. Bosc. — **La Psychologie devant la science.** . . . . . 3 fr. 50
P. Piobb. — **Formulaire de Haute Magie.** . . . . . 2 fr. 50

Sous presse :

B. de Villeneuve. — **L'Orgie Romaine** . . . . . 8 fr. »
Robert Fludd. — **Traité de Géomancie.** . . . . . 7 fr. 50
E. Bosc. — **Traité de Yoga.** . . . . . 6 fr. »

GRATIS : Catalogues de livres neufs et d'occasion (850 N^os^) sur: Sciences occultes. — Question Louis XVII. — Histoire. — Littérature. — Vieux Paris.

REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES ET SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

Vient de paraître chez LUCIEN BODIN, rue Christine, 5. — LES VERS DORÉS DE PYTHAGORE (avec le texte grec) expliqués et traduits en français ; précédés d'un *Discours sur l'essence et la forme de la poésie chez les principaux peuples de la terre,* par FABRE D'OLIVET.

Nouvelle édition augmentée des **Commentaires d'Hiéroclès sur les Vers dorés de Pythagore,** traduits en français par A. DACIER. Un volume in-8 de plus de 600 pages, broché (belle édition). Prix. . . . . 15 fr.

Tirage unique à 500 exemplaires (dont 10 exemplaires sur hollande, à 30 fr.)

PSYCHOLOGIE MORBIDE

Dr E. DUPOUY

Des Vesanies Religieuses, Erreurs, Croyances fixes, Hallucinations et suggestions collectives. 1 vol. de 240 pages (recommandé) . . . . . 3 fr. 50

AMOUR ET MATERNITÉ

Fragments d'un ouvrage inédit de CLAIRE G. (Recommandé). . . . 3 fr. 50

Voir le compte rendu de ces deux ouvrages, pages 156 et 158

La Fraternité dans l'Humanité. *Aimez-vous les uns les autres,* par JEAN OLCAR. . . . . Prix. 2 fr. 50

Entretiens posthumes du philosophe Pierre Béranger dit Abailard. œuvre spiritualiste d'une haute portée philosophique, 1 vol. avec dessins . . . . . 3 fr. 50

Mes Pensées, petits poèmes en prose, par Mme NÉVA . . . . . 3 fr. 50

Souvenirs et Problèmes spirites, par Mme CLAIRE G., 1 vol. grand in-8e 5 fr.

Hypnotisme et magnétisme, somnambulisme suggestion et télépathie, influence personnelle, par JEAN FILIATRE. Cours pratique complet grand in-16 avec photogravures explicatives sur papier couché, résumant d'après la méthode expérimentale toutes les connaissances humaines sur les possibilités, les usages et la pratique de toutes les branches de l'Hypnotisme moderne. — Prix . . . . . 3 fr. 75.

Les Pionniers du Spiritisme en France. Bel ouvrage de 600 pages orné de gravures hors texte. Documents pour la formation d'un livre d'or des Sciences Psychiques, par J. MALGRAS. Prix. . . . . 8 fr.

Hypnotisme et Spiritisme, par le Docteur Joseph LAPPONI (traduction de l'ouvrage italien). . . . . 3 fr. 50

Le Magnétisme humain, l'hypnotisme et le spiritualisme moderne considérés au point de vue théorique et pratique. Dr L. MOUTIN 3 fr. 50

POUR PARAÎTRE FIN OCTOBRE

Le problème de l'Être et de la Destinée

Par Léon DENIS

Études expérimentales sur les aspects ignorés de l'être humain. Les doubles Personnalités. La Conscience profonde. La Rénovation de la mémoire. Les Vies antérieures et successives.

Les témoignages; les faits; les lois.

Un volume in-12 de 545 pages. Prix : **2 fr. 50**

TABLE

Introduction.

PREMIÈRE PARTIE

Le Problème de l'Être

I. — L'Évolution de la Pensée.
II. — Le Critérium de la Doctrine des Esprits.
III. — Le Problème de l'Etre.
IV. — La Personnalité intégrale.
V. — L'Ame et les différents états du sommeil.
VI. — Dégagement et Extériorisation. Projections télépathiques.
VII. — Manifestations après le décès.
VIII. — Etats vibratoires de l'âme. La Mémoire.
IX — Evolution et finalité de l'âme.
X. — La Mort.
XI. — La Vie dans l'au-delà.
XII. — Les Missions; la vie supérieure.

DEUXIÈME PARTIE

Le Problème de la Destinée

XIII. — Les Vies successives. La Réincarnation et ses lois.
XIV. — Les Vies successives. Preuves expérimentales. La rénovation de la Mémoire.
XV. — Les Vies successives. Les enfants prodiges. L'hérédité.
XVI. — Les Vies successives. Objections et critiques.
XVII. — Les Vies successives. Preuves historiques.
XVIII. — Justice et Responsabilité; le problème du mal.
XIX. — La loi des destinées.

TROISIÈME PARTIE

Les Puissances de l'Ame

XX. — La Volonté.
XXI. — La Conscience; le sens intime.
XXII. — Le libre arbitre.
XXIII. — La Pensée.
XXIV. — La discipline de la Pensée et La réforme du caractère.
XXV. — L'Amour.
XXVI. — La Douleur.
XXVII. — Révélation par la douleur.
Profession de foi du XX^e siècle.

DESSIN INÉDIT DU MÉDIUM FABRE

Photographie 22×22 non collée. 4 fr.

Représentant *La Nuit étendant sur la terre son mystérieux manteau.*

OUVRAGES RECOMMANDÉS

ALBERT DE ROCHAS : **Les Frontières de la Science**. — 1re série : État actuel de la Science psychique. — Les propriétés physiques de la force psychique. — La physique de la Magie..... 2 fr. 50

2e série : Lettre ouverte à M. Jules Bois. — Les localisations cérébrales. — Les actions psychiques des contacts, des onctions et des émanations. — La lévitation du corps humain, nombreuses gravures..... 3 fr. 50

— **Extériorisation de la Motricité**. *Nouvelle édition* augmentée. 8 fr.

— **L'Envoûtement**. Documents histor. et expériment., 2e édit.... 1 fr.

M. SAGE : **Madame Piper** et la *Société Anglo-Américaine* pour les Recherches psychiques. Préface de CAMILLE FLAMMARION..... 3 fr. 50

— **La Zone-Frontière** entre l'autre monde et celui-ci..... 3 fr. 50

— **Le Sommeil naturel et l'Hypnose**, leurs phases, leur nature ; ce qu'ils nous disent en faveur de l'immortalité de l'âme..... 3 fr. 50

LÉON DENIS : **Dans l'Invisible** ; Spiritisme et Médiumnité ; traité de Spiritualisme expérimental (4me mille)..... 2 fr. 50

GABRIEL DELANNE : **Recherches sur la Médiumnité**, étude des travaux des savants. — L'écriture automatique des hystériques. — L'écriture mécanique des médiums. — Preuves absolues de nos communications avec le monde des esprits. — Fig. dans le texte..... 3 fr. 50

A. BARMOND : **Somnambulisme et thérapeutique** ; remèdes éprouvés de sources différentes..... 2 fr.

Le problème de l'Au-delà. Conseils des Invisibles recueillis par le général A... Véritable bréviaire spirite..... 1 fr. 50

EMM. DARCEY : **L'Homme terrestre**. — Œuvre absolument remarquable (2me Edition)..... 2 fr. 50

Prof. MOUTONNIER : **A ceux qui doutent et à ceux qui pleurent**. Ouvrage recommandé..... 1 fr. 50

Baron CH. DE REICHENBACH : **Les phénomènes odiques** *ou Recherches physiques et physiologiques sur les dynamites du Magnétisme, de l'Électricité, de la Chaleur, de la Lumière, de la Cristallisation et de l'Affinité chimique* considérés dans leurs rapports avec la *Force vitale*..... 8 fr.

J. MAXWELL : **Les Phénomènes psychiques**, Recherches, Observations, Méthodes, 2e édit. 1 vol. in-8e..... 5 fr.

CH. D'ORINO : **Les Contes de l'Au-delà**, sous la dictée des Esprits. Un vol. in-18 jésus..... 3 fr. 50

— **Echos d'un autre monde**. *Révélations extra-terrestres*, 1 vol. in-16..... 3 fr. 50

— **Contes et Interviews**. *Autres Révélations*. Édit. populaire.... 2 fr.

— **Reflets de l'Erraticité**. 1re Partie : *Morale et Philosophie ;* 2me Partie : *Réponses à plusieurs questions*. 1 vol. in-16..... 3 fr. 50

— **La Genèse de l'Ame**..... 2 fr.

F. BARMOLD : **La Religion du vrai**. Credo philosophique. Un vol. in-16 broché..... 3 fr.

NŒGGERATH (Mme R.). — **La Survie**. — *La réalité, Sa manifestation, Sa philosophie*. — ÉCHOS DE L'AU-DELA. Nouv. édit., augmentée. 3 fr. 50

ROSSI-PAGNONI et D. MARONI : **Quelques essais de médiumnité hypnotique**, traduit de l'Italien..... 2 fr.

JULIO (*L'Abbé*) : **Les grands secrets merveilleux**, nouv. édit. 20 fr.

— **Prières merveilleuses** (5 gravures)..... 3 fr. 50

— **Biographies de Jean Sempé et de l'abbé Julio** 3 fr. 50

PAPUS : **Traité élémentaire de Science occulte**, mettant chacun à même de comprendre et d'expliquer les théories et les symboles employés par les anciens, par les alchimistes, les astrologues, les kabbalistes. — 7e édit. refondue et considér. augmentée, 7 francs, 7 fr. 50 franco.

— **Traité élémentaire de Magie pratique.** Nouv. édition. Revue et augmentée..... 12 fr.

FAUVETY : **Règne de l'Esprit pur**, un vol. cartonné..... 2 fr. 50

P. VERDAD LESSARD : **Un Nouveau Sacerdoce**, comment il faut le comprendre, comment il faut l'organiser..... 1 fr. 50

COURTÉPÉE : **L'Unité de la Vie**..... 1 fr. 50

— **Spiritisme. Un nouveau parti**..... 1 fr. 50

Cte DE TROMELIN : **Les Mystères de l'Univers.** — Réponse aux « *Enigmes de l'Univers* » de HAECKEL..... 3 fr.

VINS DE BORDEAUX

Tout premier choix, recommandés aux lecteurs de la REVUE, pour lesquels il sera fait des prix spéciaux.

S'adresser à M. L. GACON (Gendre de Mme P.-G. LEYMARIE)

Propriétaire à VILLENAVE DE RIONS, par LANGOIRAN (Gironde)

Rouge..... **150 francs la pièce de 228 litres.**
Blanc..... **200 francs — —**

(Pris à Bordeaux, frais de transport et de congé à la charge du destinataire)

On livrera par 1/2 et 1/4 de pièce.

La Revue recevra les commandes et les transmettra aussitôt à la propriété.

Médaille d'or à l'Exposition internationale de Paris, 1900

LA SANTÉ RENDUE A TOUS

NEVRALGIES

MIGRAINES, NEURASTHÉNIE et toutes MALADIES NERVEUSES, *Guérison certaine* par les PILULES ANTINÉVRALGIQUES du **Dr CRONIER**

PRIX : 3 fr. LA BOÎTE avec Notice. *Franco poste.*

Dépôt : **SCHMITT**, Phien, 75, Rue La Boétie, PARIS, ET TOUTES PHARMACIES, FRANCE ET ÉTRANGER.

Les pilules antinévralgiques du Dr Cronier sont très recommandées

Appel à la Bienfaisance

Nous prions les personnes qui pourraient disposer de vieux vêtements pour les nécessiteux, hommes, femmes, ou enfants, de bien vouloir nous les adresser au bureau de la *Revue*, 42, rue Saint-Jacques ; il nous en est beaucoup demandé en ce moment. On peut envoyer en port dû.

Notre regrettée Directrice était charitable, bien des pauvres l'ont appris et pleurent son départ.

TH. DAREL. — **De la Spiritualisation de l'être** : 1° par l'évolution ; 2° par la morale ; 3° par le psychisme. Un vol. in-16. Prix..... 3 fr. 50

» **La Folie**, ses causes, sa thérapeutique au point de vue psychique (avec une préface du Dr G. Gyel). Un vol. in-8°. Prix..... 4 fr.

» **Le Peuple roi**, essai de sociologie universaliste. Un vol. in-8°..... 3 fr. 50

» **De la Naissance spirituelle ou Nouvelle Naissance.** Brochure intéressante..... 0 fr. 50

» **Essai de Mystique rationnelle**, basée sur les Évangiles. Brochure à lire..... 0 fr. 50

Médiums recommandés. — PARIS

Mme DE PONCEY, 191, rue du Faubourg Saint-Honoré. — Voyance. — Somnambulisme.

Mme PONTET, 4, avenue de Clichy. — Intuition. — Conseils pratiques sur l'Au-delà. — Tarots.

Mme GAUFROY, 43, rue de Popincourt. — Voyante et Psychomètre. — Lundi à Vendredi inclus, de 3 heures à 5 heures.

Mme MILIANE BELY, 108, boulevard Rochechouart. — Médium voyant. — Tous les jours, de 2 h. à 5 h. soir, dimanches et jours fériés exceptés.

Mme SUN, 273, rue des Pyrénées (20e). — Astrologie. Tous les jours à partir de 10 h. matin.

Guérisons par la médiumnité.

Mme RENAULT, 36, Faub. Saint-Martin. — Voyance. — Somnambulisme. — Reçoit tous les jours, de 2 h. à 7 h. soir, dimanches et fêtes exceptés.

Mme MARY, 71, Rue de la Mare. — Voyante. — Écrivain. — Guérisseuse. — Chiromancie et Graphologie. — Peut lire dans l'écriture, le caractère, les maladies et les événements de la vie. — Correspondance. — Tous les jours de 1 heure à 5 heures, Jeudi et Dimanche exceptés.

M. MAJEWSKI, professeur de psycho-radiothérapie de massage magnétique, reçoit à Paris, 5, boulevard de Strasbourg, jeudi et dimanche exceptés, de 9 heures à 6 heures.

Mme MATHIAS, 38, rue de Flandre. Tous les jours (sauf le Jeudi et le Dimanche) à partir de 3 heures du soir.

M. E. DUPARCQ, 118, rue des Couronnes. Reçoit le mardi, le jeudi et le samedi, de 2 h. à 5 h. soir.

Mme DUPLESSIER, 19, rue de la République, à Saint-Mandé (Seine). — Tous les jours, sauf le Dimanche et jours fériés Massage magnétique.

M. PRADIER, 45, rue du Cardinal Lemoine. Tous les jours de 2 heures à 6 heures soir, dimanches exceptés,

Mlle Léontine ROYER. Massage médical et de beauté. Va en ville. Écrire, pour connaître heures de consultation, 107, faubourg Saint-Honoré.

Mlle M. C. OBERLIES, 57, rue Rochechouart. — Téléph. 257-14. — Guérisseuse. — Voyante et auditive. — Tous les jours de 2 h. à 5 h. soir, dimanches et fêtes exceptés.

Mme CHEVREAU, 8, rue des Martyrs. — Voyance. — Écriture. — Guérisseuse. — Tous les jours de 2 h. à 6 h. soir. Mardis et dimanches exceptés.

Mme MOREAU, 23, rue Mouffetard. — Soulagement à distance des neurasthéniques, obsessions, conseils pour maisons hantées. *Par correspondance seulement.*

Mme DENIZOT, 7, place de l'Etape, à Saulieu (Côte-d'Or), traite et soigne *à distance* et par correspondance toutes maladies et infirmités.

Mme DÉBORA, 5, rue du Bac, voyante intuitive.

VIENT DE PARAITRE

NOUVEAUX ENTRETIENS SPIRITES, suivis de **la Vie dans la Lumière et dans l'Amour** par les auteurs des *Origines et des Fins* et des *Entretiens Spirites*. Un vol. in-18 jésus, prix . **1 fr.**

LA QUINTESSENCE DU SPIRITISME, par ROUXEL. Un vol. in-18 jésus, prix . . . . . **1 fr.**

CATÉCHISME DE LA RELIGION UNIVERSELLE, par ROCCAS, prix. . . . . **0 fr. 25**

A. VAN DER NAILLEN : **Dans les Temples de l'Himalaya. — Dans le Sanctuaire. — Balthazar le Mage.** Chaque volume **3 fr. 50**
Pris ensemble. . . . . **9 fr.**

Talismans zodiacaux. — En procurer à ceux que l'on aime, parents, amis, c'est les vouloir heureux ; porter avec soi ces gages précieux, c'est réussir toutes entreprises. — Collection de douze Cartes Postales artistiques peintes à la main, représentant les signes du zodiaque copiés d'après l'antique au *Musée du Louvre* (fleurs sympathiques, couleurs, qualités, métaux, pierres, ou jours heureux selon les mois de naissance). 0 fr. 75 par carte séparée et 6 fr. 50 les 12 Cartes. Adresser mandats à Mme Sun, 273, rue des Pyrénées, Paris, XXe.

UNE NOUVELLE PLANCHETTE A MÉDIUM

La librairie Leymarie met en vente une nouvelle planchette à médium qui, par sa disposition à double fin et par sa fabrication soignée, est une petite merveille de précision et d'ingéniosité.

On connaît les deux sortes de planchettes mobiles dont se servent habituellement les médiums.

L'une d'elles, dite planchette à écriture automatique, est composée essentiellement d'une tablette en acajou de forme triangulaire, munie à la base de deux roulettes. Au sommet, une armature métallique, pourvue d'une vis, permet de fixer un crayon dont la pointe reposant en même temps que les roulettes sur une feuille de papier, trace, suivant les médiumnités des expérimentateurs qui placent leurs mains sur la planchette, des signes, des mots, ou des dessins.

L'autre, dite planchette à index, est composée d'une tablette en acajou reposant sur quatre pieds feutrés dont l'un, plus long et diagonalement

placé, désigne les lettres choisies successivement dans l'alphabet imprimé devant lequel se meut l'appareil.

Ces deux sortes de planchettes présentent le même inconvénient d'une mobilité insuffisante, qui, en occasionnant à la longue une fatigue aux médiums, nuit à la rapidité et à la qualité des communications.

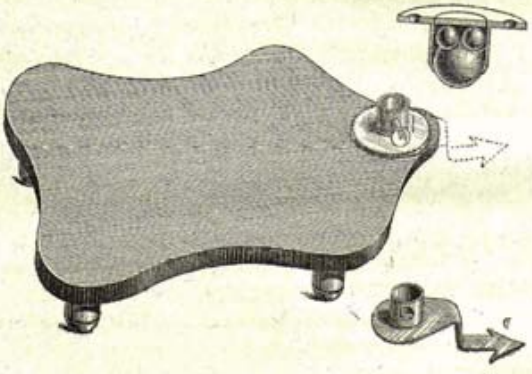
Dans la nouvelle planchette que nous recommandons vivement au public, l'inventeur, un habile mécanicien, a réuni les caractéristiques des deux planches précédentes et le perfectionnement apporté consiste en quatre pieds bas, munis de roulements à billes sur billes, grâce auxquels le système se déplace d'un mouvement extrêmement aisé et silencieux.

Une flèche en métal joue le rôle d'index lorsque les expérimentateurs communiquent avec l'invisible par l'alphabet ou « oui-ja ». S'ils désirent obtenir de l'écriture ou du dessin automatique, ils n'ont qu'à retirer la flèche et qu'à lui substituer un crayon.

La planchette proprement dite est en noyer verni. Les pièces métalliques sont soigneusement nickelées. Comme on le voit d'après le dessin ci-contre, l'appareil se présente sous un aspect à la fois robuste et élégant.

Ce précieux auxiliaire des médiums commençants ou développés est appelé à un très grand succès. Il est mis en vente dans nos bureaux, au prix de **dix francs.**

A. G.



MODÈLE DÉPOSÉ

Planchette à médium, avec quatre pieds à deux rangs de billes, une douille porte-crayon pour obtenir l'écriture mécanique et une flèche pouvant servir au plateau alphabétique. Prix . . . . . **10 francs**

Plateau alphabétique en carton épais se pliant en deux et remplaçant avantageusement le plateau en bois trop lourd et trop encombrant. Prix. **5 francs.**

Port à domicile. . . . . **0 fr. 85**



NAITRE, MOURIR, RENAITRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSE, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

50e ANNÉE. | Nº 11. | 1er NOVEMBRE 1907.

DIRECTEUR-GÉRANT : PAUL LEYMARIE

RÉDACTEUR EN CHEF : LÉOPOLD DAUVIL

Les Bibles

(*Suite*) (1).

Dans l'article précédent, nous avons parlé des diverses tentatives faites par nos orientalistes modernes, pour aller jusqu'en sa solitude interroger le grand Sphinx asiatique. Résumons ce que nous raconte Michelet (2) sur l'un de ces premiers pionniers qui poussèrent jusqu'à l'héroïsme leurs hardies investigations.

(1) Voir les *Revues* d'août, septembre, octobre.
(2) *Bible de l'humanité.*

C'est la gloire du dernier siècle, nous dit-il, d'avoir retrouvé la moralité de l'Asie, la sainteté de l'Orient si longtemps niées et obscurcies comme à plaisir. Pendant deux mille ans, l'Europe blasphéma sa vieille mère et la moitié du genre humain maudit et conspua l'autre moitié.

Pour ramener à la lumière ce monde depuis si longtemps enterré sous l'erreur et la calomnie, il fallait non pas demander avis à ses ennemis, mais le consulter lui-même, étudier ses livres et ses lois. A ce moment, la critique, pour la première fois, se hasardait à penser que la sagesse humaine, en son entier, pouvait bien ne pas appartenir à l'Europe toute seule. Elle en réclamait une part pour la féconde et vénérable Asie. Ce doute, entre tous honorable et si riche en résultats ultérieurs, témoignait d'une certaine foi dans l'indéniable parenté des races, dans l'unité des âmes et de la raison humaine, identique sous les déguisements multiples des mœurs, des climats et des civilisations diverses.

L'on discutait, l'on ergotait sur la matière. Un jeune homme entreprit de vérifier par lui-même, en étudiant les pièces du procès. Ce jeune homme, âgé de vingt ans, s'appelait Anquetil Duperron. Il étudiait à la bibliothèque nationale les langues de l'Orient. Bien que dépourvu de toutes ressources personnelles et n'ayant par suite aucun moyen de faire le long et coûteux voyage où avaient échoué de très riches Anglais, il se promit, en dépit de tout, de réussir, de rapporter, pour les mettre en lumière, les livres primitifs de la Perse et de l'Inde... et le serment qu'il en fit, il le tint jusqu'au bout.

Un ministre auquel on l'avait recommandé goûta son projet, mais tout en promettant il ajournait sans cesse, si bien qu'Anquetil ne s'en remettant qu'à lui-même et profitant de ce que l'on faisait alors des recrues pour la Compagnie des Indes... s'engagea comme soldat. Le 7 novembre 1754, il partit de Paris en compagnie d'un fort médiocre tambour, d'un sergent invalide et d'une demi-douzaine de recrues qui, se souciant fort peu de sonder les mystères de l'Asie, s'embarquèrent sans le moindre enthousiasme avec l'exalté Duperron.

Il faut lire, dans le premier volume de son grand ouvrage, l'extraordinaire Iliade de ce qu'il endura, affronta et surmonta au cours de sa dramatique expédition, l'Inde d'alors, morcelée en trente nationalités diverses, ne ressemblait nullement à l'Inde abordable que trouva plus tard Jacquemont, sous l'administration anglaise. A chaque pas se dressait un obstacle devant l'infortuné Anquetil. Il était encore à quatre cents lieues de la ville où il espérait trouver livres et interprètes, quand cessèrent tous moyens d'avancer. On lui dit que dans tout le pays s'étendaient des forêts immenses toutes pleines de tigres et d'éléphants sauvages. Parfois, ses guides eux-mêmes l'abandonnent, mais il n'en continue pas moins sa marche et, s'obs-

tinant, se rapproche toujours du but. Les tigres s'éloignent et les éléphants le regardent passer.

Mais si les monstres le respectent, les maladies ne s'abstiennent pas et encore moins les femmes conjurées contre le voyageur de vingt ans, invincible, héroïque et de charmant visage. Les créoles européennes, les bayadères, les sultanes, toutes à l'envi s'efforcent d'arrêter son élan vers la lumière qui l'attire et l'hypnotise... vaines et inutiles tentatives. Sa bayadère, sa sultane, c'est le vieux livre indéchiffrable. Le lire, il le pouvait, mais pour le comprendre, il lui fallait gagner, séduire les Parses soupçonneux et hostiles qui cherchent à l'égarer dans ses recherches. Pendant dix années consécutives, il les poursuit, les circonvient, leur extorque le peu qu'ils savent et si bien que c'est lui qui finit par les éclairer et les instruire. Le Zend-Avesta des Perses est traduit, plus de nombreux extraits des Védas eux-mêmes de l'Inde.

L'on sait avec quelle gloire et quels succès fut continué ce mouvement impulsif et contagieux. Les savants approfondirent ce que l'héroïque pionnier n'avait fait qu'entrevoir et deviner et voici que tout l'Orient entr'ouvre ses voiles et se révèle. Tandis que Volney et Silvestre de Sacy, le célèbre orientaliste qui savait plus de vingt langues, pénètrent jusqu'au cœur de la Syrie et de l'Arabie, le non moins illustre Champollion s'attaque à la mystérieuse Égypte dont il explique les hiéroglyphes et nous révèle un empire dont la civilisation remonte à plus de soixante siècles avant Jésus-Christ. Eugène Burnouf, de son côté, établit la parenté des deux ancêtres de l'Asie, des deux branches des Aryas, c'est-à-dire l'Indo-Perse et la Bactriane et c'est alors que du fond de cette Asie, l'on vit remonter en pleine lumière la gigantesque fleur de l'Inde, le Lotus merveilleux, le divin Ramayana du poète Valmiki, après lequel vinrent l'Encyclopédie poétique des brahmes, (le Mahabharata), puis la traduction des livres de Zoroastre et enfin l'histoire héroïque de la Perse, le Shah Nameh. Ce n'est pas tout encore. L'on savait que derrière la Perse, au fond de l'Inde brahmanique, existait un monument de prodigieuse antiquité, le livre du premier âge pastoral qui précéda les temps agricoles, de combien de siècles? Ce monument, vénérable entre tous, le Rig Véda ou recueil d'hymnes et de prières, permit de suivre les pasteurs dans leurs élans religieux, premier essort de la pensée humaine, vers le ciel et la lumière... et c'est ce livre, la première des Bibles, à coup sûr, qui traduit en sanscrit, puis en allemand, puis en français, fut expliqué par l'un des plus illustres orientalistes — encore un Burnouf — qui en a montré l'incomparable portée... prodigieuse efflorescence, sublimes révélations de l'aurore de l'humanité!

Qu'est-il résulté de ces travaux immenses? C'est qu'on a vu le parfait accord de l'Asie avec l'Europe, c'est-à-dire des temps les plus reculés avec

notre âge moderne. L'on a constaté qu'en tous temps, les représentants de la race humaine, homogène et une, ont pensé, senti, aimé et de la même façon ont aspiré vers le même idéal.

A travers l'espace et le temps, la grande harmonie s'est rétablie pour toujours. Silence à la sotte ironie des sceptiques, des docteurs du doute qui prétendent que la vérité varie selon les latitudes... voix grêle et fausse de la sophistique qui expire dans l'immense concert de la fraternité humaine.

Quelque effort qu'aient fait les Anglais, fanatiques adorateurs de la Bible juive, pour faire douter de l'antiquité de la Bible indienne, il a été impossible de méconnaître que l'Inde primitive, en son berceau originaire, fut la matrice du monde, la principale et inépuisable source des races, des idées et des langues pour la Grèce, pour Rome, pour l'Europe moderne... et par suite que le mouvement sémitique, que l'influence judéo-arabe, quoique considérables, sont cependant choses secondaires. C'est en vain que l'on affirmait que cette Inde était morte et pour toujours enfouie sous le catafalque de ses siècles, comme l'Égypte sous ses pyramides. D'un trait de plume, on biffait un peuple de 180 millions d'âmes, épave d'un monde fini. Le pesant orgueil des Anglais qui n'y ont jamais vu qu'un vaste champ d'exploitation, les injures combinées des protestants et des catholiques, l'indifférence, enfin, et la légèreté de l'Europe, tout concourait à faire croire que l'âme indienne était éteinte.

C'est à peine si l'on parlait avec une dédaigneuse complaisance de l'art oriental... simple produit, disait-on, de sa nature luxuriante, de son ciel merveilleux, de son incomparable lumière et l'on feignait de ne pas voir combien s'harmonise la grande douceur de l'âme indoue avec la douceur de la nature qui l'entoure, combien spéciale, enfin, est la faculté de cette race de voir la vie au fond des êtres, l'âme à travers les corps, de retrouver partout, aussi bien dans l'herbe et la fleur que dans l'animal, « la divine circulation de l'esprit ».

C'est pourtant à cette divination qui leur est propre que les Indous doivent les prodiges qu'ils ont obtenus dans l'art le plus nécessaire aux anciens âges, à savoir la domestication, plus encore, pourrait-on dire, *l'humanisation* de ses humbles serviteurs du monde animal, sans la collaboration desquels l'homme n'aurait jamais pu accomplir ses destinées. Sans le chien, sans l'éléphant, qu'aurait-il fait en face du tigre et du lion ? Aussi, est-ce avec un sentiment de profonde reconnaissance que les livres de la Perse et de l'Inde déclarent que le chien fut le sauveur de l'humanité... Oui certes « sauveur » fut ce chien colossal qui luttait avec les fauves.

Cette reconnaissance était telle que l'auteur du Mahabharata affirme que l'homme refuserait le paradis, s'il ne pouvait « y entrer avec son chien ». Mêmes sentiments à l'égard de l'éléphant qui, doux et soumis à son maître,

lui prêtait sa formidable puissance. Ceux qui, le matin, à l'heure où le tigre quitte sa nocturne embuscade, le voyaient sortir des grandes forêts, fier, majestueux et allant boire l'eau du Gange empourprée par l'aurore, croyaient, non sans vraisemblance peut-être, que lui aussi la saluait, cette aurore, s'imprégnant de l'esprit de Vishnou, le *Pénétrant*, le grand soleil dont il s'incarnait un rayon.

Arrêtons-nous quelques instants encore devant cette aube des temps antiques; parlons de la primitive famille indoue et de la touchante simplicité de son culte si pur dans sa spiritualité native. Quelle fraîcheur dans ce matin de la vie, dans cet âge d'or qui fut trop court, hélas ! mais dont le rayonnement suffit à jeter les lueurs dont fut nimbée, pendant quelques siècles, cette noble famille aryenne si mal appréciée par ses descendants. N'oublions jamais, nous qui sommes affamés de lumière, que ce furent bien là nos ancêtres qui, d'un côté, vers l'Inde, de l'autre vers la Perse, l'Égypte, la Grèce et Rome, laissèrent leur trace éclatante. Sublime génie qui, émané du ciel, guide encore notre monde moderne, en dépit de son insouciance et de ses protestations irraisonnées.

Rien de plus simple que cette société primitive. Peu de merveilleux, nul miracle aux yeux de ces hommes dont l'imagination bien vive cependant eut toujours pour contrepoids la précocité de leur bon sens, autrement dit du sens qu'ils avaient des réalités vivantes. Et il fallait qu'il en fût ainsi au début de notre histoire. Ceux qui prétendent que l'homme a débuté par l'absurde, ne comprennent pas qu'en ces siècles d'enfance, le monde, qui devait se développer suivant une voie normale, ne pouvait le faire sans l'appoint d'une certaine sagesse, d'une sorte de tenue de leurs sens et de leur esprit. L'enfant, non plus, n'est pas absurde, quelle que soit l'envolée de son âme flottant à tout vent de ses impressions fugitives et des procréations les plus étranges de sa petite cervelle miroitante, mais en laquelle persiste une logique indéniable.

Que lisons-nous dans la vénérable Genèse des Aryas, dans les hymnes de leur Rig Véda, la plus antique Bible du monde ? Nous voyons que deux personnes, un homme, une femme, s'unissant dans un élan commun de reconnaissance et d'adoration, remercient la Lumière et chantent ensemble un hymne à Agni, le feu céleste.

« Merci pour la lumière du jour renaissant, pour l'aurore attendue qui met fin aux inquiétudes et aux terreurs de la nuit. »

« Merci pour le retour d'Agni, l'ami qui fait sourire la maison, Agni le doux témoin de la vie familiale. »

Combien naturel est cet élan de reconnaissance ! Sans le feu, en ces temps lointains, qu'eût été la vie? Pendant la nuit, le feu fait fuir les bêtes nocturnes. L'hyène et le chacal n'aiment pas les lueurs du foyer, le lion lui-même

s'en éloigne en grondant. Mais les feux du matin, la flamboyante aurore mettent bien mieux en déroute ces redoutables lucifuges qui ont en horreur le soleil.

Obsédante, déprimante, douloureuse était la terreur de l'homme primitif. Il n'avait guère d'autres armes que la massue, ou tout au plus que la grosse et courte épée qu'on voit aux monuments assyriens. C'était donc de tout près qu'il fallait poignarder le lion et le tigre. Ils étaient nombreux, alors, même dans les pays froids, comme l'était la Grèce à cette époque... Combien plus abondaient-ils aux latitudes plus douces de la Bactriane et de la Sogdiane où vivaient alors les Aryas !

Sous la garde d'un molosse gigantesque dont nos chiens les plus grands ne sont aujourd'hui que les faibles diminutifs, dans la maison plus ou moins close et solide, la famille (hommes et animaux) écoutait parfois, la nuit, non sans frissonner, les miaulements des sinistres rôdeurs. Au petit jour, l'on se hasardait à sortir ; en tête était le chien protecteur, aimé et choyé, puis venait l'homme avec les bestiaux, puis la femme et les petits enfants. Tous heureux, gens et bêtes, jusqu'à l'oiseau des champs qui, aux premiers rayons, voltigeait en chantant de branche en branche, et tous s'unissaient à l'homme pour bénir la lumière... « Merci, encore un jour ! »

La religion du foyer ne serait jamais née dans le Midi, c'est dans le Nord qu'elle naquit. L'on n'en peut guère douter, quand on voit l'homme — alors qu'il fait des vœux pour la prolongation de sa vie — désirer « cent hivers ». L'on sent bien, dans cette désignation caractéristique de l'année, le climat sévère des hauts plateaux d'Asie, comme on le sent aussi dans les tendres paroles que l'on adresse au Feu, l'ami fidèle, le doux et bienfaisant Agni ! C'est encore avec une reconnaissance émue que l'on parle de la douce brebis des Gandaras, de sa laine si soyeuse et si chaude. Dans les hymnes composés à l'occasion des mariages, sortes d'épithalames naïfs, où certaines strophes étaient chantées par la jeune mariée s'adressant à son époux, on lui fait dire, avec la grâce exquise d'une innocente et virginale tendresse : « Je suis faible et je viens à toi ; sois compatissant et bon. Je serai toujours *Roma Sâ*, la douce brebis des Gandaras, la soyeuse brebis qui vient chez toi te réchauffer (1). »

Dans ce monde pastoral, la femme n'a nullement la vie serve qu'elle mène chez les peuples chasseurs et guerriers. Elle est si nécessaire aux petits arts du domicile familier qu'elle est absolument l'égale de l'homme, si bien même que son vrai nom est la *dam* ou maîtresse de maison qui aide au culte et qui, au moins autant que l'homme, a sa part de pontificat.

Dans les hymnes d'évocation que l'on adresse au Feu, on lui rappelle de

(1) Traduction d'Emile Burnouf.

mille façons quels rapports le rapprochent de la femme. « Tout est prêt, cher Agni, nous avons paré ton autel, comme l'épouse orne la demeure du bien-aimé et tu y reposes comme l'enfant dans le sein de sa mère. Qu'on en juge, du reste, voici les apprêts du culte. Dans un morceau de bois tendre — mère du Feu — l'on a creusé une petite fossette où l'on fait tourner rapidement une baguette tirée d'un autre bois plus dur. Par le fait de cette friction plus ou moins prolongée, jaillit une légère fumée, puis une imperceptible combustion d'éphémère durée... Mais la femme est là qui, retenant son souffle, vient au secours du nouveau-né, en lui donnant pour aliment quelques légères feuilles sèches. C'est pour elle comme un tout petit enfant auquel elle donne pour nourriture plus substantielle quelques gouttes de beurre fondu. Et voici que l'enfant se dresse et qu'il peut manger autre chose, aussi lui donne-t-on quelques menus fragments d'un gâteau sacré. A cette hostie solide, on joint l'hostie liquide. L'homme prend des mains de la femme le breuvage qu'elle a préparé, le *Soma* vivifiant qu'il verse goutte à goutte sur Agni qu'exalte ce breuvage, si bien qu'il grandit, pétille et devient flamme, flamme divine... le mortel a fait l'immortel, l'homme a créé le dieu. — Phénomène mystique, symbolisme troublant et mystérieux.

C'est là le caractère grandiose de cette race génitrice qui, adorant toujours, n'en sait pas moins qu'elle a créé ces entités divines auxquelles elle s'empresse d'accoler des noms glorieux : le Fort, le Brillant, le Pénétrant, appellations justificatives du culte qui leur est rendu. Noble culte, dit Michelet, de haute et fière conception qui en donnant tout, se réserve le tout. Et, c'est pourquoi ces dieux bénis, aimés, invoqués, ne s'émancipent jamais de l'homme leur créateur. Ils demeurent dans le cercle de la vie commune à tous les êtres et vivant avec eux. Aussi quelles attaches relient ces dieux intra-cosmiques à la confédération de ces êtres dont ils sont les frères ! Les prières du père de famille qui, prêtre et pontife, évoque, chaque matin, le soleil et l'appelle passionnément, ne ressemblent-elles pas à une puissante incantation à laquelle semble répondre l'astre désiré, alors que du milieu des flamboiements de l'aurore, il s'élance et jaillit à l'horizon.

Est-ce à dire que, par cette dépendance mutuelle qui unit le ciel à la terre, les dieux soient abaissés ? Nullement. L'amour est la chaîne magnétique qui les rattache l'un à l'autre. Dans cette religion souriante où n'existent ni troubles, ni terreurs, les grands Êtres se mêlent familièrement aux actes de la vie des hommes qu'ils élèvent et améliorent. N'est-ce pas dire que la conscience humaine s'épure et se spiritualise au contact de cette divinité diffuse, ambiante qui la pénètre, l'imprègne et associe indissolublement la terre du présent avec le ciel de l'avenir ?

C'est le privilège incomparable de cette race indoue qui, plus tard, devint indo-grecque, de voir ce que les autres peuples ne voyaient pas, de péné-

trer un monde d'idées et de dogmes et de se mouvoir, au sein d'une phalange de dieux, sans effort, sans critique, sans ironie, par le seul fait d'une optique merveilleusement lucide et clairvoyante qui leur permettait de discerner les réalités comme au travers d'un entassement de cristaux transparents.

Cette perspicacité de vision fut la grâce particulière du Ramayana. Dès le début, il se prosterne devant le *Brahmanisme* aristocratique et sacerdotal, mais il ne tarde pas à nous présenter une nouvelle caste, celle du *guerrier-dieu*, puis redescendant l'échelle, c'est au *marchand* qu'il va, mais sans s'y arrêter non plus, car ce qu'exige son impartialité justicière, c'est d'aller jusqu'à *l'esclave*, l'homme du plus bas degré.

« Si un esclave, dit-il, entend chanter ce poème, il sera lui-même *anobli* », or, si ce pauvre paria peut l'être, qui donc au-dessous de lui pourrait être exclu de la bénédiction, de la miséricorde divines ? Le salut est pour tous. Après le Rama des brahmes, vient le Rama des guerriers, puis clément jusqu'au bout, arrive le sauveur universel, le Rama de la grâce impartiale.

Oui, impartiale et universelle, cette grâce... car au delà, bien au-dessous des castes humaines, reste une autre catégorie d'êtres bien humbles, oh, bien humbles, mais si nombreux et depuis si longtemps sacrifiés, ceux que, d'un bout de la terre à l'autre, englobe le monde animal — triste monde qu'il s'agit d'apprécier, de relever, de sauver.

C'est là le triomphe de l'Inde et du Ramayana, son poème au cœur tendre. L'animal, lui aussi, a son droit devant Dieu.

« L'animal, sombre mystère ! pouvons-nous répéter après Michelet, monde immense de rêves obscurs et de douleurs muettes ! Mais combien de signes trop visibles expriment ces douleurs à défaut de langage. Toute la nature proteste contre la barbarie de l'homme qui méconnaît, avilit, exploite et torture ses frères inférieurs. La vie, la mort, le meurtre quotidien qu'implique la nourriture animale — dur et amer problème qui s'impose impérieusement devant notre esprit. Misérable contradiction ! La froide nature du Nord, dans ses végétaux impuissants, ne peut refaire notre énergie et nous ne pouvons subvenir au travail, ce premier de nos devoirs, que par la nourriture sanglante. — Espérons un autre globe où les basses et cruelles fatalités de celui-ci pourront nous être épargnées. »

La pitié, dans l'Inde, a eu pour effet l'acquisition de la sagesse. Elle a fait de la conservation du respect de tous les êtres un devoir religieux et elle en a été récompensée, elle y a gagné l'éternelle jeunesse. A travers tous les désastres, la vie animale soignée et multipliée lui donne les produits d'une inépuisable fécondité. L'on ne peut éviter la mort, ni pour soi ni pour les autres, mais la pitié veut du moins que si les créatures domestiques voient leur vie abrégée, nulle d'entre elles ne meure sans avoir vécu. —

De là le charmant début du Ramayana, ce cri de pitié que pousse Valmiki sur la mort d'un pauvre héron :

« O chasseur cruel, puisse ton âme n'être jamais glorifiée dans la vie à venir, puisque tu frappes cet oiseau sur le nid où repose sa couvée ! »

Tandis que dans notre Occident, les esprits les plus secs, les plus stériles ne jettent sur la nature qu'un regard d'indifférence ou de mépris, le génie indou le plus riche et le plus fécond de tous ne connaît ni petits, ni grands et généreusement proclame l'universelle fraternité des êtres.

Et c'est cette fraternité que met en relief le Ramayana, dans un chapitre de haute fantaisie, mais dramatique et suggestif. Résumons-le rapidement.

Voici qu'est arrivée la saison des pluies, vrai déluge dans l'Inde! La sauvage chaîne des Gattes où s'est retiré Rama est ensevelie sous un amoncellement de nuées impénétrables. Les torrents grondent, les vents hurlent et pleurent, tous les éléments semblent partager le deuil de Rama qui, dans l'effroyable cyclone, a perdu Sita, sa femme bien-aimée.

Où sont les parents, la cour, les sujets de ce fils de roi ? Tout a disparu. Son frère est allé chercher tout au loin une assistance quelconque et Rama est resté seul, désespéré, dans un ermitage où à la suite d'intrigues de cour, il s'était réfugié avec son frère et sa chère Sita.

Et c'est ici qu'intervient le poète, en une description pittoresque qu'il met dans la bouche de son héros :

« Où sont, s'écrie l'infortuné Rama, les crêtes sublimes de ces montagnes, les unes argentées, les autres empourprées, d'autres encore de couleur opaline ou d'un vert d'émeraude et qui, semblables à des diamants que transperceraient les rayons du soleil, paraissent vouloir s'élancer jusqu'au ciel ? Que sont devenues ces forêts splendides que remplissent des chants et qu'embaument des fleurs et ces rivières limpides où, au milieu des lotus rouges et des nymphéas bleus, nagent des bandes d'ibis roses et de cygnes au plumage resplendissant ? »

C'est ainsi que se lamentait Rama ; mais il est seul, nous l'avons dit, abandonné de tous...

Non, il ne l'était point. Plus l'homme est isolé, nous enseigne le Ramayana et plus s'empresse auprès de lui la nature sympathique et compatissante. Voilà, en effet, que tous les animaux — qui jadis, moins dédaignés et malmenés, s'approchaient de l'homme sans défiance — accourent auprès de Rama et viennent s'offrir à lui, se dévouer pour lui. Une sainte insurrection de tous les êtres se fait en faveur de l'être bon. Grande et noble alliance. Rama se garde bien de refuser à ces généreux auxiliaires la gloire de l'aider et, s'il le faut, de combattre pour lui, pour la cause de la pitié, mieux que cela, de la justice...

Et c'est pourquoi l'auteur du Ramayana n'hésite pas à enrôler, dans les

rangs de l'armée de secours, tous les animaux quels qu'ils soient, les plus rudes et les plus sauvages, ours énormes et singes géants. Tous, transfigurés par l'amour, électrisés par le dévouement, se précipitent vers le Midi. La foi soulève les montagnes, brave et dompte les mers. Quand toute cette horde de combattants, à la pointe de l'Indoustan, voit la menace des vagues qui le séparent de Ceylan, indignée, furieuse, pleine d'une audace invincible, elle arrache les forêts, entasse les rocs, jette le tout dans les flots et en fait un pont immense sur lequel passe la grande armée dans l'orgueil de sa victoire... tandis que d'en bas, stupéfait et vaincu, regarde et gronde l'Océan indien.

Cette fantaisie du poète oriental, quelque étrange qu'elle soit, n'en a pas moins pour base un fait historique, géologique plutôt, attesté par les géographes qui nous certifient que l'île de Ceylan était autrefois attachée au continent asiatique.

Nous pouvons ajouter, d'autre part, que cette bataille allégorique où l'homme eut les animaux pour auxiliaires, se fonde sur une indéniable réalité, en ce sens que sans ces auxiliaires, l'homme n'eût pu se maintenir et vivre sur cette terre indienne, magnifique et luxuriante, mais où abondent difficultés et dangers de toutes natures. Sans la vache sacrée, tout d'abord, tant aimée, si choyée dont le lait fournit l'aliment intermédiaire entre le végétal insuffisant et la viande qui fait horreur, sans cette nourrice indispensable, le grand voyage du peuple primitif de la Bactriane jusqu'à l'Inde eût été de tous points impossible. Par elle seule, il a pu vivre au milieu des ruines et des désolations qui périodiquement se renouvelèrent sur cette terre tourmentée.

Puis, combien d'autres animaux moins aimés et moins familiers, mais non moins nécessaires, ont sauvé l'Indou et le sauvent encore au milieu des périls multiples qu'offrent ses forêts inhospitalières. C'est à toute heure du jour et de la nuit qu'y pullulent les ennemis les plus redoutables. Dans les bas-fonds, où fermentent d'énormes accumulations de débris, dans l'air empesté qui s'en exhale, où flottent de putrides émanations et où bourdonnent des myriades d'insectes aux piqûres intolérables, nulle vie n'eût été possible, en l'absence des deux bienfaiteurs de l'Inde qu'on renie trop aujourd'hui : le serpent chasseur d'insectes qui les poursuit partout où l'oiseau n'atteint pas, et le vautour épurateur, l'infatigable agent des reconstitutions palingénésiques qui de la mort font renaître l'inextinguible vie.

Dans les régions un peu plus hautes, au sein des broussailles impénétrables et des lianes serpentines d'où surgissent les arbustes et les gigantesques troncs séculaires, partout la mort... car c'est là que rôdent le tigre et le lion tapis et cachés dans les hautes herbes. Et ce fut le salut de l'homme que, du faîte de ces dômes de verdure, lui vint un auxiliaire, un protecteur,

un défenseur : le singe, le grand orang-outang, haut de 2 mètres, et dont les doigts de fer peuvent tordre un canon de fusil. Armé d'une énorme branche d'arbre dont il se fait une massue, il met en fuite les tigres et fait reculer les lions. Dans les cas graves, il s'associe et forme ligue ; à trois ou quatre, ils attaquent et tuent l'éléphant sauvage qui veut leur disputer les fruits de la forêt. L'orang, c'est l'hercule animal qui ose combattre et peut vaincre les monstres. Terrible en son agilité, alternant de l'air à la terre, se balançant aux branches et volant d'un saut hardi, lui seul est le maître des bêtes d'en bas. Le tigre, d'un bond gigantesque, peut renverser l'homme et happer le chien qu'il emporte, mais sur sa tête est un danger, le singe énorme qui le guette, le suit de l'œil et comme la foudre tombe sur lui, le culbute et l'écrase.

Cet être redoutable, non provoqué, n'avait rien d'hostile aux temps antiques. Dès les premiers chants du Ramayana, on les voit passer en bandes conduits par leur chef, par leur roi, et alors que Sita s'en effraie, Rama fait un signe à ce chef qui docilement s'écarte et s'éloigne. Il ne faut pas juger l'orang des premiers âges d'après ceux que l'on voit de nos jours. Nul être plus que le singe n'a été effaré, aigri, perverti par la cruauté de l'homme. Sa nervosité convulsive nous fait horreur aujourd'hui, mais dans ces temps reculés où l'homme vivait avec lui en une sorte de familiarité, cet être essentiellement imitateur dut se modeler sur l'Indou dont il était le sosie automatique.

Une chose qui charme dans le Ramayana, c'est que même ce qui est fictif l'est en conformité de la nature. Le favori du poète, le singe dont il a fait son héros, sous le nom d'Hanouman, put avoir ses défectuosités congénitales, mais n'en est que plus admirable dans son dévouement pour Rama, dans ce poème de bonté, de bienveillance universelle.

Qu'on ne parle pas, ici, de castes d'aucune sorte, l'auteur se garde bien de toucher à ce sujet. La caste des *bêtes* étant supprimée, comment subsisterait-il encore quelque chose des castes humaines? En ce grand jour de la Grâce, il n'existait ni méchants, ni damnés. Le méchant fut un être négatif, un non sens, un malentendu. Il a expié, il est pardonné. La face du monstre n'était qu'un masque sous lequel une pauvre âme était captive. Frappée, la voilà libérée ; elle s'élance heureuse... et foudroyée, remercie (Michelet).

Telle est, suivant le Ramayana, la caractéristique de la doctrine védique. Jusqu'où remonte-t-elle, quelle fut l'heure de sa naissance dans l'histoire de sa généalogie? Il serait difficile d'en indiquer le commencement, si nous n'avions, ici, sous les yeux, le monument qui manifestement sert d'expression à la société la plus ancienne du monde. Ramenée à ces termes, la question est résolue, puisque nulle part, ni dans les hymnes des Grecs, ni dans le Zend-Avesta des Persans, ni même dans les livres de Moïse (ou attribués

à Moïse), l'homme et la nature ne paraissent si jeunes que dans les Védas des Indous. Ces chants font revivre l'époque patriarcale qui dans la Bible juive est plutôt indiquée que remplie par les noms des tribus d'Abraham.

A quel âge, en effet, à quel ordre moral correspondent ces hymnes védiques? A la condition la plus simple dont aucune tradition puisse donner l'idée : véritables prémices du monde social, aube d'un monde futur. Point de corps de nation, rien d'autre que des chefs de famille, entourés de leurs troupeaux, cherchant de cime en cime sur les Alpes indiennes l'herbe la plus nouvelle, sans propriété fixe, sans temples, sans domiciles, marquant chaque station par une pierre sacrée, exposant chaque matin aux premiers rayons du soleil leurs tribus vagissantes et suspendues encore à la mamelle de la vache nourricière (1). — Tel est le tableau que présente chacun de ces hymnes de pasteurs... N'est-ce pas ce que firent, beaucoup plus tard sans doute, les patriarches de la Terre Sainte, allumant, eux aussi, le feu du sacrifice matinal sur les sommets de la Mésopotamie?

Plus sont primitives ces conditions diverses, plus il importe de voir comment a jailli la révélation, en ces heures sacrées dont ont dépendu toutes les autres.

Le premier peuple sort de son premier sommeil, c'est-à-dire que l'éternelle nuit se dissipe graduellement. L'aube luit sur l'univers et il faut s'être approché des rivages de l'Orient, pour savoir comment elle frappe, enveloppe, inonde toute chose. Dans nos climats, c'est à peine si l'on peut se représenter ce miracle de la lumière naissante. Dans notre Occident, même en dépit de notre blasement, l'on ne peut assister, avec une entière indifférence, à ce prodige de chaque jour, à cet instant suprême où la nature ensevelie est rendue à la vie. Quelle dut donc être l'impression du premier rayon de la première aurore sur le premier homme!...

A cette lueur immaculée, il aperçoit la création immaculée comme elle. L'univers, pour la première fois, lui est montré dévoilé, révélé. Comment ce rayon matinal, précurseur vraisemblable de révélations ultérieures ne serait-il pas pour lui le premier envoyé d'une autre lumière inconnue, l'agent du Créateur qui fouille jusqu'en ses entrailles. — « Soleil, dit le Rig-Véda, guéris les faiblesses et la maladie de mon cœur! » — plus encore, la forme visible de la « parole » qui du fond des horizons jaillit du sein de l'Éternel?...

En ce moment solennel est née la tradition, c'est-à-dire le souvenir troublant de la première conversation entre l'homme et son Dieu... principe de toute la société orientale, laquelle repose sur l'idée de la révélation du monde physique comme aussi du monde spirituel par la lumière, la Lumière

1) *Rig-Véda.*

divine !... Et la preuve, c'est qu'après l'aube, elle est venue sans voile cette lumière, c'est-à-dire le Soleil — « le glorieux Indra, le voyageur céleste, l'archer à la chevelure d'or, le vainqueur des ténèbres ensevelies dans sa splendeur. Il est monté au plus haut du ciel, entouré des rois de l'air. Tout pâlit devant lui ; en lui est l'unique puissance ; il a fait la terre à son image et, à lui seul, il enveloppe de son immensité l'espace, l'éther et le ciel ! »

C'est en ce langage luxuriant, débordant d'enthousiasme et d'ivresse, que le Rig-Véda glorifie l'incomparable Indra et tout l'Orient le chante et le glorifie avec lui. Le premier rayon qui déchira la nue a électrisé le genre humain, limon pétri dans le chaos du monde. Sa splendeur illumine et couronne tous les hauts lieux. Quand le fond des vallées est encore dans l'ombre, elle révèle la terre par ses cimes : l'Inde par l'Himalaya, la Judée par le Sinaï, la Perse par le Taurus, l'Ionie par l'Ida, la Grèce par l'Olympe. La même Aurore frappant à la fois comme un Memnon sonore tous les peuples naissants, jaillit simultanément du sein rayonnant d'Ormuzd, d'Osiris et d'Apollon d'où s'exhalent toutes les révélations. Le soleil est l'œil de Mithra dans les Védas, l'œil d'Ormuzd dans le Zend-Avesta, l'œil de Jupiter dans les Orphiques... Chez tous, c'est le héros suprême en qui fraternisent tous les dieux. Les Élohim des Hébreux, les Princes du ciel de la Chaldée, les Chérubins à l'épée de flamme qui gardent le seuil de l'azur éternel, les Anges étincelants des Persans se distinguent à peine des Aubes indiennes... en sorte qu'aux confins de l'éther, au-dessus de la foule des patriarches éblouis et prosternés, se confondent toutes les divinités au sein de la même unité, dans le même océan de splendeur et de vie.

« Parfums du monde naissant, s'écrie Edgar Quinet dont nous venons de résumer quelques belles pages (1), prémices des jours nouveaux, montagne sainte d'où découlaient les hymnes sacrés, où êtes-vous? Quel chemin ramène à vous? Blancheur immaculée, je t'appelle comme t'appelaient nos pères. Ils t'ont vue dans ton éclat, et moi ne verrai-je que ton ombre? Lève-toi dans mon cœur, aurore divine, hâte-toi ! La mort s'approche, l'immense nuit m'environne. »

Ces derniers mots sont tristes. L'on en trouve de semblables, çà et là, dans les ouvrages de Michelet. D'où vient cela?... Cela provient de ce que, dans ces hautes et grandes âmes, flottaient encore certaines ombres. Michelet et Quinet ont été des précurseurs de la doctrine spiritualiste, mais des précurseurs plus ou moins inconscients. Ces deux aigles enfermés dans une cage — la cage des traditions et des idées généralement admises à leur époque — en ont bien souvent ébranlé les barreaux à grands coups d'ailes, mais ils

(1) *Le Génie des religions.*

n'ont pas nettement compris que d'un élan subit et irrésistible, ils auraient pu en soulever le couvercle et le faire voler en éclats.

(*A suivre.*)

ED. GRIMARD.

Le Surnaturel Expérimental

Suite (1).

I

L'ESSENCE DE LA RELIGION

La conclusion qui se dégage de nos articles précédents c'est que le surnaturel est en nous, qu'il nous précède et qu'il nous dépasse. L'humanité n'a jamais complètement perdu la sensation de sa présence ; toujours et comme à tâtons, dans la nuit profonde de son ignorance et dans la détresse de son cœur, elle a appelé à elle ce surnaturel qui, à son insu, l'environne de toutes parts. Son erreur a été de le chercher en dehors d'elle-même comme si elle pouvait atteindre quelque chose de meilleur et de plus haut que sa propre pensée. Pourquoi l'homme, point d'arrivée d'une laborieuse évolution et résumé de tous les efforts de la nature, ne serait-il pas capable de découvrir au dedans de lui-même, en même temps que sa noble origine et ses destinées futures, la Pensée divine qui se reflète en lui ? L'effort de l'âme humaine pour trouver Dieu c'est ce que l'on appelle l'acte de Religion.

Le problème religieux peut être envisagé de bien des manières. Pour le théologien, c'est l'affirmation d'un fait objectif dont la réalité n'est pas seulement subjective ; ce n'est pas un simple état d'âme, car au delà de sa croyance intime il place un objet réel qui provoque et entraîne l'adhésion de son esprit.

Ce problème peut être considéré également du point de vue purement psychologique : il rentre alors dans la catégorie des faits de conscience qui doivent être analysés sans aucune idée préconçue relativement à leur objectivité. L'analyse doit intervenir ici simplement pour reconnaître les mécanismes cachés de ce phénomène, les causes qui l'ont fait naître et pour le ranger dans une catégorie spéciale. C'est ainsi que, pour certains, le sentiment religieux, surtout quand il revêt une certaine acuité, prend une forme pathologique et devient un cas morbide dont il est aisé de retracer a genèse et de suivre les traces jusque dans l'organisme.

(1) Voir les *Revues* de mars à ce jour.

On peut également se placer sur le terrain de l'histoire. Le sentiment religieux est alors vu du dehors : on étudie ses différentes manifestations à travers le temps et l'espace ; c'est de l'extérieur et placés à l'écart que nous assistons au défilé plus ou moins bizarre de toutes les manifestations religieuses de l'esprit humain. Si l'on s'en tient à un examen de surface, l'attitude du psychologue ou de l'historien doit être désintéressée et purement spéculative. Quelle que soit l'opinion personnelle, quelle que soit la sollicitation en faveur de la réalité sous-jacente qui se dissimule derrière le phénomène, si contagieuse que soit la conviction sincère, si impressionnant que soit cet écho des âmes frémissantes au souffle de la foi, la froide raison ne doit pas se laisser entamer et c'est avec une âme impersonnelle qu'il faut aborder l'étude du fait religieux.

« Ce que la Religion prétend nous donner c'est toujours l'expérience « d'une divine réalité avec laquelle nous entrons en relation directe. Sans « doute ces institutions doivent se soutenir par elles-mêmes et aucun raisonnement humain ne pourra les étayer d'une façon convenable. L'abstraction peut bien généraliser et dilater le sentiment religieux, elle ne peut « le projeter au dehors s'il n'y est déjà. Est-ce à dire que toute investigation philosophique sera à jamais stérile ! Non, car si l'esprit de raisonnement veut renoncer à outrepasser ses droits, s'il veut demeurer chez lui « prisonnier volontaire, s'il veut cesser d'être « Théologie » pour devenir « Science des Religions, il peut rendre d'incalculables services. L'esprit « humain définit spontanément le divin d'après les conceptions dominantes « du moment. La philosophie religieuse peut éliminer de ses définitions ce « qu'elles ont de local ou d'accidentel, débarrasser le dogme et le culte des « incrustations dont le temps les a recouvertes. En confrontant les doctrines religieuses avec les résultats de la science moderne, la philosophie « rejette celles qui sont devenues obscures, c'est-à-dire incomparables avec « les données scientifiques. Du chaos des formules surannées, elle dégage « aussi les conceptions qui restent possibles. Les traitant alors comme des « hypothèses, elle les essaiera par les critères positifs ou négatifs qu'elle « applique à toute hypothèse. Elle adoptera peut-être l'une d'elles qu'elle aura « mieux vérifiée, elle la précisera en faisant la part de ce qui est expression « symbolique ou naïve croyance, et de ce qui doit être pris à la lettre. « Enfin, s'offrant comme arbitre entre les divers croyants, elle pourra contribuer à les mettre d'accord. Elle y réussira d'autant mieux qu'elle aura « mieux discerné les éléments essentiels et communs de toutes les croyances « individuelles. On ne voit pas pourquoi la Science des Religions ne s'imposerait pas à l'opinion générale aussi bien qu'une science de la nature. Les « esprits non religieux pourraient eux-mêmes accepter de confiance ses « résultats comme les aveugles acceptent ceux de l'optique. »

Les réflexions de l'auteur que nous venons de citer sont très judicieuses. Cependant, grâce aux données précédentes nous savons que ces affirmations de la conscience religieuse ne sont pas de simples mouvements qui viendraient rider la surface de notre âme, mais des réalités profondes, des échos vibrants d'un monde invisible faisant irruption dans le domaine de notre sensibilité. Tous les élans de l'âme humaine, depuis les balbutiements enfantins de l'homme primitif jusqu'aux spéculations les plus abstruses de la théologie, sont provoqués par l'action mystérieuse de ce monde d'en haut. Étrange contradiction ! les humains, malgré leurs désillusions, malgré les méfaits de leurs dieux, ont toujours persisté à croire à cet invisible qui, pour eux, était à la fois un attrait invincible et une illusion toujours décevante. C'est que, sans cesse présent au dedans d'eux-mêmes, le dieu inconnu devenait de plus en plus sensible à leur cœur, à mesure que leur volonté s'affermissait.

Cet enfantement progressif du divin n'a pu se faire sans de douloureux déchirements. Dans nos conditions terrestres, en effet, l'expérience sensible est la grande preuve de certitude. Mais cette expérience n'est qu'un mode, qu'une manifestation de notre vie inférieure, et elle doit pour rejoindre notre vie supérieure, celle de l'esprit et de l'amour, s'idéaliser sans cesse. Ce que nous pouvons affirmer c'est que la rencontre et la fusion de ces deux vies marquera le terme de notre évolution, cet état d'équilibre et de stabilité qui n'est autre qu'un état d'éternité.

Pour comprendre le procédé de l'évolution du sentiment religieux, il faut tout d'abord connaître le mécanisme interne de notre psychologie générale. Quand nous étudions la vie religieuse nous assistons à l'éveil progressif d'une vie supérieure, au refoulement graduel de la sensibilité grossière au profit d'états de plus en plus spirituels. Depuis l'anthropomorphisme grossier de l'homme primitif jusqu'aux aspirations les plus délicates du mystique la route est longue ! C'est en la suivant sans la quitter jamais que l'on peut se rendre compte des horizons nouveaux que l'on découvre. Pour celui qui ignorerait l'existence objective de cette Vie, cette évolution n'aurait pas de sens : elle ne saurait être rien autre chose qu'un jeu de l'esprit s'exerçant sur un rêve idéal. Mais une fois renseigné par la philosophie et la science sur l'existence de l'invisible ou du surnaturel, on ne s'étonne plus de le voir poindre dès l'aurore de l'humanité, à ce moment précis où il recommence à devenir conscient. Nous devons donc dépasser les spectateurs désintéressés, historiens ou psychologues, qui contemplent du dehors ce qui ne peut être saisi que du dedans. Mieux renseignés, nous savons que l'humanité n'est pas dupe d'une chimère, que son aspiration ne tombe pas dans le vide, mais qu'elle atteint l'objet de son plus ardent désir et de sa légitime convoitise.

Puisque le sentiment religieux est un sentiment intime, puisqu'il monte

des profondeurs de l'âme, il était nécessaire tout d'abord de démontrer l'existence de cette Vie éternelle et divine qui s'écoule sous la vie provisoire et factice du moi superficiel. C'est là, sous la croûte épaisse d'idées et de sentiments déposés en nous par le monde sensible, que nous allons retrouver l'étincelle divine qui tend à briller toujours d'un plus vif éclat.

***

L'essence de la Religion.

Nous avons vu que le conflit entre la Science et la Religion tenait peut-être à une mauvaise interprétation de cette dernière : une analyse de la croyance religieuse s'impose donc à notre esprit.

Pour avoir de la Religion une notion expérimentale et sûre, pour en retracer la genèse, pour en suivre à travers les âges et les peuples son influence heureuse ou néfaste, il faut en toute rigueur recourir à l'histoire. La psychologie, sans doute, doit être interrogée, et puisqu'elle doit se retrouver à la base de toutes les connaissances ses informations sont précieuses dans l'étude de la Religion. L'élément religieux fait partie d'une synthèse psychologique et, de ce fait, il ne peut être détaché de l'ensemble pour être considéré isolément, sans tenir compte de ses attaches multiples et de ses ramifications qui vont se perdre dans le tissu si varié de la personnalité. Toute définition de la Religion doit donc tenir compte de ce double élément, elle ne peut, sous peine d'être incomplète, se soustraire aux lois de l'histoire et de la psychologie. Nombreuses sont ces définitions et chacune d'elles reflète la modalité de l'esprit qui l'a inventée.

« La Religion, dit Kant, c'est la puissance qui donne à l'homme la vue claire de lui-même, qui répond aux questions les plus hautes. » « C'est, dit Schleirmaker, la conscience de notre absolue dépendance, de quelque chose qui nous détermine et que nous ne pouvons déterminer en retour. » Pour Max Müller, « c'est une faculté de l'esprit qui, indépendamment des sens et de la raison, rend l'homme capable de saisir l'Infini sous des noms différents. » Pour Albert Réville, « c'est la détermination de la vie humaine par le sentiment d'un lien unissant l'esprit humain à l'esprit mystérieux dont il reconnaît la domination sur le monde et sur lui-même et auquel il arrive à se sentir uni. » D'après Guyau, toute religion positive et historique a trois éléments distinctifs et essentiels : 1° Un essai d'explication mythique des phénomènes naturels ou des faits historiques ; 2° un système de dogmes, c'est-à-dire d'idées symboliques de croyances imaginatives imposées à la Foi comme des vérités absolues; 3° un culte et un système de rites. Enfin Darmesteter nous dit que « la Religion embrasse tout le savoir et tout le pou-

voirnon scientifique » tandis que Hartmann la fonde uniquement sur le pessimisme.

Toutes ces définitions contiennent des éléments de vérité ; on pourrait même dire, qu'envisagées sous un certain angle, elles sont également vraies et il n'y a pas jusqu'à la définition d'Herber-Spencer qui définit la Religion « le Culte de l'Inconnaissable » qui ne puisse être justifiée. Cependant, il faut savoir reconnaître que chacune d'elles revêt une coloration propre, et surtout, que c'est bien plutôt la description d'un état d'âme religieux actualisé, d'une habitude acquise que celle d'un sentiment primitif.

Si nous voulons connaître la nature de ce premier élan de l'homme vers Dieu il faut essayer de se rendre compte de la psychologie générale des premiers hommes. Depuis que la théorie de l'évolution a été proclamée l'hypothèse scientifique la plus satisfaisante pour rendre compte de la marche générale du monde physique, l'histoire de l'humanité a subi une autre interprétation. Ces individus qui vivaient aux époques reculées ne nous apparaissent plus sous des couleurs aussi poétiques, comme s'abreuvant à des fleuves de lait et de miel. C'est dans un état rudimentaire, aux prises avec les bêtes féroces et avec les forces indisciplinées de la nature que la science nous montre les premiers hommes.

Ce tableau aux couleurs sombres est cependant conforme à la réalité, car l'expérience nous prouve que le progrès n'est pas un don gratuit et sans repentance mais qu'il s'acquiert laborieusement, par une série d'efforts douloureux.

Quelle était la mentalité religieuse de ces peuplades que l'on retrouve au début de l'époque quaternaire ? Les avis sont partagés. Les uns prétendent découvrir, dans les débris retrouvés au fond des cavernes, des objets à signification mystérieuse. D'autres, comme de Mortillet, affirment, qu'à cette époque, le sentiment religieux ne s'était pas encore fait jour dans les âmes. L'argumentation de ces derniers manque un peu de logique. Le sentiment religieux, disent-ils, étant une fausse interprétation du réel n'a pu naître spontanément dans l'esprit encore vierge des hommes primitifs. Mais c'est précisément parce que, au dire de ces auteurs, le sentiment religieux est un état inférieur, qu'il ne serait pas déplacé dans l'âme frustre des tout premiers hommes que la science n'avait pas encore débarrassés de ce préjugé néfaste. L'homme commence par ignorer avant de savoir ; aussi, si cette hypothèse était fondée, ce serait justement à ce stade rudimentaire qu'il faudrait placer l'apparition de ce sentiment. Peut-être bien qu'un désir secret de critique nuit à la perspective de ces savants et leur fait oublier les prémisses mêmes de leur théorie.

C'est dès le commencement que l'homme a dû constater son impuissance et plus il était ignorant, plus cette impuissance devait se faire sentir lour-

dement. C'est donc au début même, c'est dans ses actions initiales où se révélait son incapacité qu'il dut avoir recours, pour l'explication de phénomènes qui lui causaient tant d'effroi, à des interventions surnaturelles. Aussi, la thèse contraire serait peut-être plus soutenable. On sait, en effet, que les explorateurs, les missionnaires eux-mêmes, ne tombent pas d'accord dans leurs récits relatifs à certaines peuplades reculées. Au dire de plusieurs, dans ces milieux déshérités, la vie religieuse serait réduite à néant, on n'y trouverait aucun vestige, aucun symptôme de croyance. C'est une question de fait, de savoir si ces affirmations sont exactes, si, cet athéisme naturel est réel ou s'il n'est pas dû à une interprétation défectueuse, aux réticences volontaires ou aux impuissances d'expression des sauvages eux-mêmes. Si le fait est exact, ce qu'il faut en conclure c'est qu'une certaine dose d'humanité est nécessaire, qu'il y a un minimum d'âme indispensable pour éprouver le sentiment religieux. On comprend facilement qu'une certaine capacité psychique soit requise pour recevoir le sentiment religieux, sentiment conforme à notre nature et qui a dû apparaître au moment exact où l'âme, détachée de l'animalité pure, a pris conscience d'elle-même et de l'univers. La psychophysique démontre qu'au-dessous d'une certaine intensité, la sensation disparaît pour faire place à l'inconscience. De même, au-dessous d'une certaine intensité d'âme, on pourrait découvrir l'inconscience religieuse. Quelle que soit l'opinion adoptée sur la Religion, il y a un fait certain c'est que ce sentiment est un phénomène humain et qu'il a dû nécessairement apparaître à un certain moment de la durée.

Les débuts du sentiment religieux, comme ceux de tous les autres états psychologiques, durent être bien modestes. A peine éveillée à l'humanité, son âme encore engourdie se familiarisa lentement avec les choses de l'univers. Elle dut éprouver de grands étonnements, être aux prises avec de grandes terreurs. La psychologie de l'enfance pourrait sur ce point nous être d'une grande utilité ; car rien n'est aussi intéressant que l'éveil d'une âme. On assiste là aux premières ébauches de la vie physique et morale. La vision de l'enfant est d'abord indistincte et confuse : c'est par une suite de tâtonnements qu'il étudie l'univers, et sa connaissance se développe par des expériences souvent douloureuses. Par suite d'une longue habitude, il devient familier avec les objets qui l'entourent ; il les désigne par des noms divers qui pour lui sont significatifs, et finit par leur prêter quelque chose de sa propre sensibilité ; de là, ces colères et ces amours pour des êtres inanimés dans lesquels il projette un peu de son âme. Il faut avouer que déjà vieux nous demeurons toujours de grands enfants et quoique nos procédés soient moins grossiers, nous persistons à vivifier et à animer nos objets familiers. Pourquoi, par suite d'une longue fréquentation nous deviennent-ils si chers sinon parce qu'ils semblent imprégnés de nos idées et de nos senti-

ments. C'est donc un procédé de psychologie ordinaire que celui qui consiste pour l'homme à s'extérioriser et à faire déborder au dehors le trop plein de son être. L'homme n'est pas fait pour être solitaire et quand près de lui il ne trouve pas un être vivant pour partager son âme, il la répand au dehors, la distribuant par parcelles aux mille objets du monde extérieur. Les âmes frustres et rudimentaires des hommes primitifs durent obéir à la même inclination naturelle et animer tout ce qui les entourait. La tempête déchaînée, le vent mugissant dans les forêts, le torrent qui grondait dans la vallée, le rocher qui s'écroulait avec fracas en menaçant de l'écraser, devaient lui apparaître comme autant d'entités vivantes, comme autant de forces redoutables et intelligentes qui faisaient ressortir davantage sa faiblesse. Mais, entre ces forces et lui, il croyait à des relations réelles et efficaces ; il croyait qu'il devait se les concilier et les apaiser par des prières et des offrandes. Voilà quelle dut être l'attitude première de l'homme devant la nature. Par une sorte d'intuition naturelle, il eut conscience d'une grande Force ou plutôt de forces multiples animant l'univers. Mais, dans ces conceptions grossières et enfantines, nous découvrons déjà les premiers linéaments d'une croyance plus rationnelle. Peu à peu, cette foi grossière s'idéalise et se sublime ; de l'adoration de la matière brute, les individus passent à l'adoration d'êtres déjà plus spirituels, à celle des forces de la nature. Ces forces il les divinise, il en fait des dieux distincts qu'il localise, dans son naïf fétichisme, en des milliers d'objets, pour lui sources d'énergies mystérieuses et bienfaisantes dont il pourra user au moment du danger. Ces forces éparses il finira par les concentrer, par en faire des attributs divers d'une même divinité, pour s'élever enfin à l'idéale conception d'un Dieu unique. C'est ainsi, qu'à ses débuts, nous voyons l'humanité chercher, comme à tâtons, son Dieu dans les bas-fonds de la matière, puis, par degrés, par l'évolution grandiose d'idées de plus en plus spirituelles, s'élever jusqu'au monothéisme le plus pur. Ainsi peut se vérifier historiquement cette parole de saint Paul qui nous dit que le monde est « dans un perpétuel enfantement de son Créateur. »

Devant ce mouvement général de l'humanité, devant ce progrès particulier de l'idée religieuse, on devait être tenté de dire que cette réalisation progressive du bien, que cet avènement de Dieu élaboré dans le cœur même de l'humanité était une œuvre toute humaine, puisque Dieu se réalisait au fur et à mesure des aspirations humaines sans les dépasser jamais. Mais, de même que l'évolution du monde organique, sans une force attirante qui la soutient et la dirige, devient un mystère ; de même le progrès religieux, qui aboutit à la religion juive et qui s'épanouit dans le Christ, ne peut s'expliquer, et dans sa tendance et dans son succès, sans l'action à la fois immanente et transcendante de la divinité. Comme le dit l'abbé Loisy, cette

élaboration n'est pas seulement le travail de l'homme sur Dieu, c'est aussi le travail de Dieu sur l'homme. C'est l'homme qui cherche, mais c'est Dieu qui l'excite, c'est l'homme qui voit, mais c'est Dieu qui l'éclaire et la Révélation se réalise dans l'humanité grâce à l'harmonieuse et féconde alliance de l'humain et du divin. Le sentiment religieux est une force vive, il n'est pas le symbole de l'ignorance des lois de la nature dans laquelle se trouvaient les premiers hommes. L'objection capitale, celle qui semble aujourd'hui rallier tous les suffrages, est celle qui consiste à dire qu'à mesure que la science se développe, l'inconnaissable diminue et avec lui la croyance au divin: la Religion, pour beaucoup de bons esprits, ne serait pas autre chose que l'illusion de la science ; elle serait à cette dernière ce que le rêve est à la réalité. Depuis Auguste Comte, déclarant que l'ère théologique était close et devait être remplacée par une phase de connaissance positive, cette objection est devenue courante. Les anciens ne séparaient jamais la Religion de la Science, et l'enseignement ésotérique du prêtre représentait le point culminant de la culture scientifique. Il semblerait donc que la Religion se soit créée, en vertu de ce besoin impératif que l'homme éprouve d'expliquer les phénomènes extérieurs. C'est pour cela que les ouvrages sacrés de l'antiquité, ceux de l'Inde, de l'Égypte et de la Chaldée, comme la Bible elle-même, résument les connaissances scientifiques de leur époque. Mais alors une conclusion s'impose : puisque la croyance est née de l'ignorance, à mesure que le savoir se développe, la Foi doit disparaître et, dans un avenir plus ou moins éloigné, c'est la raison seule qui régnera en souveraine maîtresse.

En donnant à la Science sa véritable signification, il est facile de se convaincre que, loin de détruire la Religion, elle la rejoint, car toutes deux procèdent du même principe, toutes deux aboutissent à la vie. A l'origine, Science et Religion se confondent dans une même aspiration, jaillissant toutes deux de l'âme humaine désireuse de connaître l'inconnaissable et de sonder le mystère. Le premier mode d'explication des phénomènes a dû être une explication purement théologique. Les mythologies ne sont pas autre chose que des essais sur la nature interprétée par des intelligences primitives et dominées par l'imagination. Le mythe c'est la description d'un phénomène naturel duquel on donne une signification religieuse. « Partout, dit Lang, l'esprit humain a eu tout d'abord, vis-à-vis des phéno-« mènes de la nature, la même attitude, partout les hommes se sont posé « sur eux-mêmes les mêmes questions, partout ils y ont donné les mêmes « réponses. » Cela prouve d'abord que partout l'esprit humain, dans ses manifestations, est resté identique à lui-même. Au début, ce que l'homme dut ressentir, ce fut sa dépendance vis-à-vis de l'univers. Cette attitude ne fut sans doute pas de longue durée. L'intuition s'efface vite devant les

nécessités de la vie, ou plutôt elle monte à la surface de l'âme pour s'y solidifier, semblant emprunter sa coloration à l'atmosphère même de l'univers. Mais du jour où l'intuition a pris corps, où elle s'est transformée en pensées concrètes, la vie profonde de l'âme s'est évanouie, et, à sa place, est apparue une vie de surface qui n'en est que la répercussion lointaine, qu'un écho affaibli et brisé par les arêtes vives de notre propre corps et par celle du monde extérieur tout entier. Notre organisme, en effet, est bien mieux adapté aux exigences de la vie pratique qu'à celles de la vie spirituelle. Cette vie profonde tend par moments, il est vrai, à réapparaître, et, à certaines heures, notre vie psychique illumine notre âme d'éclairs fulgurants. Cela, hélas ! est de courte durée. C'est une lumière divine analogue qui éclaira l'esprit de l'homme, à son apparition sur la terre. Cela ne dura qu'un instant, mais cet instant fut décisif : ce fut l'heure divine et cette révélation primitive devait donner à l'homme une orientation définitive.

Ramené à son point de départ le sentiment religieux tel qu'il dut jaillir, au premier moment, des profondeurs de l'âme humaine, est quelque chose de purement intérieur ; c'est un élan de l'être, une aspiration vers l'inconnaissable, un attrait craintif du mystère, une adoration de l'âme pour une force redoutable ou bienfaisante. L'âme tout entière, l'intelligence et le sentiment, étaient confondus dans cet acte ineffable. Ce furent les nécessités de la vie qui opérèrent la scission. L'intuition, l'élément essentiel, passa au second plan, cédant la place à des sentiments d'un ordre plus pratique. C'est alors que l'homme éprouva le besoin de s'imaginer, de rendre sensible l'objet de sa croyance et ce fut l'heure du divorce entre la Science et la Religion jusqu'ici indissolublement unies. La Religion devint irréligieuse et la Science « inscientifique » ; toutes deux se séparèrent, l'une devançant l'autre, et, tandis que la Science plus désintéressée et guidée par la froide raison n'hésitait pas, à mesure qu'elle étendait le champ de ses investigations, à se détacher de ses formules hâtives et imparfaites, la Religion retenue par son amour de l'invisible ne pouvait se résigner à s'arracher aux objets dans lesquels elle avait cru reconnaître la présence de l'être mystérieux qu'elle redoutait, adorait ou aimait. Toutes les fois, en effet, que nous avons donné notre adhésion même à une formule abstraite, c'est avec peine que nous nous résignons à un abandon d'autant plus cruel que cette formule était, pour notre esprit, symbolique de la vérité et de la vie. Mais la Science, malgré les protestations et les déchirements de la Religion, ne lui permet pas de s'attarder, elle reste sourde même à ses menaces, l'arrache à ses contemplations stériles et décevantes et l'oblige à élargir son horizon et à se spiritualiser de plus en plus. Il ne faudrait pas cependant être injuste envers la Religion et lui reprocher avec trop de rigueur d'avoir été irréligieuse. Ce serait manquer de psychologie et méconnaître le mécanisme de l'esprit humain.

Sans doute, il y a eu des heures où elle a perdu de vue son idéal intérieur, mais il faut reconnaître qu'elle n'a pu toujours se soustraire aux influences retardantes des circonstances de temps et de lieux, et qu'elle a dû compter avec la paresse, la lâcheté et l'ignorance des hommes. Bien plus, cette intuition première avec laquelle se confond le sentiment religieux vrai et profond a existé plutôt en principe qu'en fait. Elle a été comme un point mathématique, un état de puissance virtuelle, de conscience sourde qui n'apparut jamais à l'extérieur, mais dont la réalité ne peut être mise en doute. Si l'homme n'avait subi son influence, d'où lui seraient venues ces idées de crainte ou d'amour, premiers linéaments d'une croyance supérieure ? Il ne sert à rien de découvrir chez les êtres inférieurs des vestiges du sentiment religieux pour en infirmer la valeur. Redescendre presque dans la série animale pour nous y faire rencontrer l'ébauche de ce sentiment c'est simplement reculer la difficulté mais non la résoudre. D'où viendrait à l'homme cette tendance si elle ne faisait pas partie de sa nature? A un certain degré de l'évolution, l'être a éprouvé le besoin de croire à quelque chose d'inconnu qui lui était supérieur. Quelles que soient les théories sur la subjectivité ou l'objectivité du principe de causalité, quelles que soient les explications que l'on en puisse donner, il a une valeur historique. Ce que l'on ne peut nier, c'est sa réalité, comme état psychologique faisant partie de notre mentalité au même titre que les autres états ; c'est un besoin de notre esprit sans cesse à la poursuite d'un mystère qui se dérobe à ses investigations : c'est donc au fond une aspiration foncière. Puisque, dans la connaissance humaine du moins, ce principe de causalité a une signification, nous devons nous demander quelle fut la cause de la première impulsion de l'âme humaine vers l'inconnaissable.

Mais, ces réflexions faites, il importe d'insister sur ce fait que c'est par suite de mésalliances nécessaires que la Religion et la Science, unies et confondues, en principe, dans une intuition vivante, se sont, en fait, séparées au point de nous apparaître souvent comme deux sœurs ennemies. L'opinion vulgaire voudrait que la Science soit la connaissance du Réel, qu'elle nous renseigne parfaitement sur la nature victime des choses. Cette conception, qui fut longtemps en honneur, tend à disparaître chez les savants qui en reconnaissent de plus en plus la valeur contingente et relative. Cette notion erronée était due à une fausse conception de la matière. Ce que l'on appelait ainsi, c'était cet état visible, tangible, étendu et pondérable de l'univers qui n'est qu'un système symbolique de notre action sur l'univers véritable qui est et demeurera toujours en dehors de nos prises. Nous ne pouvons embrasser que des fragments détachés de ce Monde invisible où tout se tient, au point qu'une vision parfaitement puissante pourrait opérer cette fusion des êtres, cet évanouissement de l'hétérogène dans l'homogène, du temps spatial dans la

durée pure, de l'espace dans l'étendue. « Quand nous demandons, dit Poincaré, quelle est la valeur objective de la Science, cela ne veut pas dire : la « Science nous fait-elle connaître la véritable nature des choses ? Mais cela « veut dire: nous fait-elle connaître les vérités rapports des choses. A la première question personne n'hésiterait à répondre non ; mais je crois que l'on « peut aller plus loin : non seulement la science ne peut nous faire connaître « la nature des choses, mais rien n'est capable de nous la faire connaître et si « quelque Dieu la connaissait, il ne pourrait trouver de mots pour l'exprimer. « Non seulement nous ne pouvons deviner la réponse mais si on nous la « donnait, nous n'y pourrions rien comprendre; je me demande même si nous « comprenons bien la question. Quand donc une théorie scientifique prétend « nous apprendre ce qu'est la chaleur ou l'électricité ou la vie, elle est condamnée d'avance; tout ce qu'elle peut vous donner, ce n'est qu'une image « grossière, elle est donc provisoire et caduque... La seule réalité objective « de la Science ce sont les rapports des choses d'où résulte l'harmonie universelle. Sans doute ces rapports, cette harmonie ne sauraient être conçus « en dehors d'un esprit qui les conçoit, qui les sent, mais ils sont néanmoins « objectifs parce qu'ils sont, deviendront ou resteront communs à tous les « êtres pensants. » Cette dernière affirmation est discutable, mais l'aveu général est précieux à retenir.

Non, la Science, comme on se plaît à le dire, n'est pas la connaissance du Réel, mais une simple tendance vers lui. C'est une conquête progressive, une interprétation de plus en plus exacte de cette réalité transcendante qui déborde nos conceptions, à l'aide de tâtonnements qui sont les hypothèses et les lois, essais féconds puisqu'ils orientent la pensée scientifique dans le sens du Vrai. L'Absolu, qui se dissimule derrière les phénomènes, nous échappera toujours, car il demeure ineffable dans son être mystérieux. Cet Absolu ou cet Inconnaissable n'est pas une notion négative qui représenterait le néant de l'être, le symbole de notre ignorance et la limite toujours fuyante de notre science. C'est au contraire une notion très positive qui représente, par sa richesse et sa profondeur, ce qui échappe à la connaissance claire et distincte. C'est la raison qui nous dévoile le mystère, c'est elle qui nous guide dans sa recherche. Pourquoi la congédier quand elle nous affirme sa réalité ? Ce n'est qu'en lui faisant violence qu'elle se rétracte, mais la raison violentée n'est plus la raison. Cette abdication qu'on voudrait exiger d'elle est contre nature, elle y répugne et n'y peut s'y résoudre. Arrivée aux dernières limites de son effort, elle ne peut reculer car c'est la force lumineuse de l'Absolu lui-même qui l'éclaire et qui l'entraîne ; « or, dit M. Bourdel, proclamer la réalité d'un Absolu, puis le déclarer inconnaissable, interdire à tout jamais à l'esprit toute forme de conception, c'est poser du même coup la négation de son affirmation. Du moment

que l'Absolu est conçu comme réalité, la connaissance doit s'exercer sur sa nature. L'Absolu s'impose à nous comme le besoin fondamental de notre raison. » Ce n'est pas seulement là une donnée métaphysique car il semble bien qu'en poussant jusqu'au bout l'analyse scientifique on arrive à la même conclusion.

La matière, le mouvement, l'étendue, notions considérées comme fondamentales, se ramènent, nous l'avons déjà vu, à cette notion plus fondamentale encore d'une force groupant la matière. Aussi, aux limites extrêmes de l'expérience, aux confins du monde sensible, il y a le mystère. Mais, encore une fois, le mystère n'est pas une notion purement négative, c'est la vision à perte de vue, c'est une échappée sur l'Infini. Si le mystère était une simple négation, il limiterait à tout jamais la pensée humaine. Or, puisque cette pensée devient au contraire plus intense, puisque la vision scientifique s'élargit, puisque la Vérité marche, c'est que le Réel se découvre peu à peu et le mystère n'est pas autre chose que sa partie encore obscure. Il se produit, dans la vision intellectuelle, un phénomène analogue à celui de la vision matérielle, dans certaines circonstances particulières. Il arrive souvent au voyageur de montagne de n'avoir aucune perspective, l'horizon étant encombré de brouillards épais. Mais que le vent s'élève, immédiatement sa vue s'étend au loin et, à travers les déchirures de la brume, il aperçoit, se découvrant graduellement, les pics gigantesques qui étaient pour lui demeurés insoupçonnés derrière leur voile mystérieux.

Il y a donc un Inconnaissable qui nous dépasse et le savant doit se résigner à ne jamais l'atteindre complètement: son esprit s'épuiserait en de stériles recherches et à soulever des problèmes sans issue. On connaît ces paroles pleines de mélancolie et de lassitude de Littré, qui pourraient servir de formules à l'agnosticisme : « Ce qui est au delà du savoir positif, soit « matériellement le fond de l'espace sans bornes, soit intellectuellement l'en« chaînement des causes sans terme, est inaccessible à l'esprit humain. Mais « inaccessible ne veut pas dire mal et non existant. L'immensité, tant maté« rielle qu'intellectuelle, tient, par un lien étroit, à nos connaissances et « devient par cette alliance, une idée positive et de même ordre, je veux dire « qu'en les touchant et en les absorbant, cette immensité apparaît avec son « double caractère, la réalité et l'inaccessibilité. C'est un océan qui vient « battre notre rive et pour lequel nous n'avons ni barque ni voile, mais « dont la claire vision est aussi salutaire que formidable. »

Est-il vrai que, pour ces rivages inconnus, nous n'ayons ni barque ni voile? Si le cerveau était le tout de l'homme, il en serait sans doute ainsi, mais, plus profondément que l'intelligence discursive, il y a, dans l'âme humaine, l'intuition, indépendante du temps et de l'espace, aux aspirations infinies et qui, dès le début, a fait tressaillir l'homme au moindre souffle de la

nature. Littré a raison de ne pas nier la réalité du mystère, mais là où il présume trop, là où il cesse d'avoir l'esprit positif, c'est en le déclarant à tout jamais inaccessible.

Un philosophe ancien démontrait le mouvement en marchant. C'est en marchant également que la raison démontre qu'elle avance. Il y a un fait admis de tous et qui ne souffre aucune discussion; c'est l'élargissement progressif de l'horizon intellectuel. Déclarer qu'il y a un rivage inaccessible c'est affirmer qu'un moment viendra où la pensée s'arrêtera, où la vie s'éteindra. C'est un épineux problème que celui de notre destinée, mais nous avons le droit de croire qu'une pensée lumineuse ne peut s'éteindre, que la conscience ne peut devenir inconscience et la vie la mort. Nous avons une barque et des voiles, c'est notre raison et le mouvement même de cette barque nous démontre que si nous n'atteignons pas cet Absolu, du moins que notre perspective est orientée vers Lui et que nous en approchons toujours.

Enfin, voici la conclusion vers laquelle nous tendions depuis le commencement de cet article. Nous avons dit que le premier mouvement de l'âme humaine avait été un attrait pour l'inconnu. Au début, Science et Religion se confondaient dans un même tressaillement. Mais cette union a été de courte durée. La Science plus active a abandonné la Religion à sa contemplation.

Cette dernière, d'un pas plus lent, avec toutes les langueurs de l'amour, s'est mise à sa suite. Et, puisqu'elles procèdent du même principe, il ne peut y avoir entre elles d'antinomies irréductibles. Admettre cette contradiction ce serait se heurter à un dualisme incompréhensible, au dualisme de la vie elle-même. Entre la Science et la Religion il n'y a qu'une question de degrés, des étapes seules les séparent.

Nous pouvons, en effet, parler d'étapes puisque nous sommes sur le plan physique et que la religion et la science dont il s'agit ici sont la religion et la science relatives, artificielles, créées par les besoins de l'homme terrestre. La Religion et la Science véritables, unies dès le principe dans une intuition vivante, tendent désormais à se rejoindre dans une vision définitive qui sera le couronnement de l'évolution ; elles aspirent toutes deux à l'Absolu, et cette aspiration révèle leur communauté d'origine et de destinée. C'est pour avoir confondu la Religion vraie avec une religion de surface, en d'autres termes, les moyens avec la fin, la formule avec la vérité sous-jacente, qu'une confusion regrettable est née dans les meilleurs esprits. Et cependant, en cette matière, l'histoire était significative. A mesure que l'humanité progressait et qu'elle abandonnait ses croyances particulières, abandonnait-elle sa foi à l'Inconnaissable? Non, au contraire, à mesure qu'elle se spiritualisait, cette croyance devenait plus vivante et l'Absolu se faisait plus lumineux pour l'esprit et plus sensible au cœur. La Religion vraie échappera donc

toujours aux critiques de la Science véritable puisqu'elle se confond avec elle. Ramenées ainsi soit à une intuition, à une émotion intérieure, la Science et la Religion paraissent sans doute bien peu de chose à ceux qui ne savent pas donner la priorité à la conscience. Mais pour ceux qui derrière le moi spatial, collection de simples phénomènes, savent découvrir le moi profond et véritable où vibre et scintille la monade divine, pour ces clairvoyants, c'est cette émotion qui est tout et le reste qui n'est rien. Replacée ainsi sur ces hauteurs, la Religion devient inaccessible à la critique. Cette Révélation initiale d'un Absolu à la fois immanent et transcendant, d'abord vague et confuse, finit, à l'aide des religions positives qui sont des intermédiaires passagers mais nécessaires, par s'illuminer et à devenir, comme la Science le deviendra un jour, Conscience, Vie et Amour.

E. W.

Une soirée merveilleuse

Un grain de blé qui germe par l'action de la force vitale ; désintégration et reconstitution de la matière ; lévitation ; vision à travers les corps opaques.

Venu à Paris pour demander à la ville-lumière, centre incontesté de toutes les sciences, des lettres et des arts, la consécration de ses travaux, de ses longues et laborieuses recherches, M. le Dr comte Albert de Sarrak s'était d'abord proposé de prouver devant un nombreux public la réalité de ses pouvoirs et de ses facultés transcendantales ; empêché en raison de circonstances particulières et surtout d'un départ imprévu, de donner suite à ses projets, M. de Sarrak a voulu tout au moins offrir à quelques personnes la possibilité de se rendre compte par elles-mêmes de l'exactitude de ses affirmations ; c'est dans ce but qu'il réunissait dernièrement dans son appartement de la rue Montaigne un petit nombre d'invités choisis de préférence parmi les habitués des sciences psychiques de façon à s'assurer un maximum de contrôle et de garantie.

D'origine Indoue comme l'indiquent assez la coloration bronzée de sa face, le teint de ses cheveux, de sa barbe, sa figure osseuse aux arêtes nettement dessinées et ces yeux profondément noirs, riches de magnétisme, qui reflètent le scrutateur de l'au-delà, le pèlerin de l'inconnu, M. de Sarrak a pu dès son enfance se familiariser avec cette science de l'occulte dont l'antique Orient a si longtemps et si jalousement gardé les secrets, et il a appris de bonne heure à connaître toute l'étendue de la puissance d'une volonté

forte méthodiquement entraînée ; arrivé à l'âge d'homme, ses goûts le dirigeant de préférence vers les études médicales, il s'est tout naturellement spécialisé dans l'étude de la psycophysiologie, du développement et du fonctionnement de la psyché humaine. Trois mots résument assez exactement ses croyances et sa doctrine : « Penser c'est créer! » La réunion de ce soir a pour but essentiel d'affirmer la vérité de cette sorte d'aphorisme.

Le salon dans lequel ont lieu les expériences est de grandeur moyenne, largement éclairé par un lustre et une profusion d'ampoules électriques. Le mobilier ne présente de particulier qu'un petit guéridon, sur lequel sont placés à côté du verre d'eau traditionnel une coupe qui contient des grains de blé que chacun des assistants peut manier, examiner à loisir, et un plateau sur lequel est une certaine quantité de terre noirâtre assez semblable à du terreau de jardinier.

Dans une tenue de soirée impeccable, aux revers de l'habit les décorations et les insignes que lui ont mérités ses remarquables travaux, notre hôte, après quelques mots de remerciement suivis de renseignements sommaires sur sa personnalité et ses antécédents, débute par un très intéressant exposé de ses recherches et des circonstances qui l'ont amené peu à peu à obtenir les phénomènes presque invraisemblables dont nous sommes appelés à constater la réalité. Il montre les facultés psychiques de l'homme en rapport constant avec les forces de la nature et s'autorisant de ses expériences antérieures comme de celles dont nous allons être les témoins, il affirme les pouvoirs et l'action presque omnipotente de la volonté humaine, une autre condition est cependant nécessaire : au Chela, au disciple et personnellement c'est le seul titre qu'il revendique, il faut un Gourou, un Maître, c'est-à-dire un représentant de ces humanités supérieures qu'une volonté suprême envoie de temps en temps vers la terre pour diriger notre faiblesse et guider nos efforts. C'est à ce maître vénéré, à ce Mahatma qu'il rapporte tout ce qu'il sait et toute la science qu'il peut encore acquérir; c'est lui qu'il consulte, qu'il invoque chaque fois avant de rien entreprendre ; il a le sentiment de sa présence constante à ses côtés, toujours prêt à le conduire, à le soutenir dans son dur labeur de propagande et de diffusion de la science transcendantale.

La parole est vibrante de conviction, le geste est sobre, les termes sont toujours élégants, précis et d'une correction qui pourrait surprendre, si l'on ne savait, d'autre part, que M. de Sarrak est un polyglotte distingué, qui parle couramment presque toutes les langues de l'Orient et de l'Occident.

Après quelques moments de repos et des applaudissements bien mérités, M. de Sarrak avant de commencer les expériences si impatiemment attendues, demande la permission de revêtir par-dessus son habit, une sorte de robe aux longues manches dont la couleur en rapport avec les influences

planétaires, varie nécessairement suivant le temps, le jour et les saisons. Il prie ensuite un des assistants, de vouloir bien lui servir d'aide, de compère, ajoute-t-il en plaisantant : après un examen rapide, son choix se porte sur M. le général A... dont les réactions, paraît-il, sont des plus favorables à la manifestation qu'il va s'efforcer de provoquer. Sur les indications qui lui sont données, M. A... se place au milieu du salon, ses moindres mouvements pouvant être observés et suivis de très près, les deux avant-bras élevés, les mains réunies en forme de coupe de façon à pouvoir contenir une quantité voulue de la terre noirâtre qui doit servir de terrain de germination ; dans cette terre un second invité, M. le commandant M..., le très distingué rédacteur de la *Revue spirite*, sème au hasard, en les enfonçant de l'extrémité du doigt, des grains de blé qu'il a pris lui-même dans la coupe ; une troisième personne emprunte un peu d'eau au verre dans lequel a bu tout à l'heure le conférencier, et s'en sert pour arroser le mélange de terre et de blé.

A ce moment seulement, M. de Sarrak qui jusqu'alors s'était tenu immobile, éloigné sensiblement du groupement formé par ses aides bénévoles, s'en rapproche lentement après avoir prié Mme de Sarrak de se mettre au piano, pour générer des vibrations destinées à harmoniser les fluides de l'ambiance, et à seconder l'extériorisation de ses fluides personnels.

L'expérience réussira-t-elle? tous le souhaitent sans trop l'espérer car nous avons été prévenus que les conditions atmosphériques étaient plutôt défavorables, le temps très pluvieux et l'air surchargé d'humidité. D'ailleurs comment un grain de blé pourrait-il germer dans des conditions pareilles? Dans le cours de son voyage aux Indes, Jacolhot en parlant des fakirs cite, il est vrai, des faits analogues, mais l'Orient est bien loin et jamais en Europe phénomène pareil n'a encore été constaté.

Pendant cette période d'attente, le Yogui, le magicien, comment ne pas l'appeler de ce nom placé en face de M. A..., la face comme exatique, les yeux demi-clos, les avant-bras élevés, la paume des mains en dehors dans l'attitude consacrée des suppliants, récite ou plutôt murmure des Mantras, c'est-à-dire des invocations adressées au maître invisible, et d'autre part, tantôt par un souffle large dirigé vers les mains de M. A... tantôt par des passes magnétiques lentes, les unes de haut en bas, les autres de bas en haut et sous les mains même comme pour pousser au dehors les germes à venir, s'efforce de hâter, de favoriser la production du phénomène. Lui-même, dans ce temps, paraît dans une sorte d'état crisiaque : les traits de la face sont contractés, les yeux maintenant fixes, dirigés avec insistance vers l'agglomérat de terre et de blé, les veines du front sont gonflées à se rompre, les mains sont tremblantes, la respiration est haletante, les battements du cœur paraissent saccadés, douloureux peut-être car la main gauche se

porte fréquemment à cet endroit comme pour calmer la violence des mouvements ; dans son ensemble tout l'être de l'expérimentateur donne l'impression d'une énergie en action qui fait effort pour se manifester.

Trois ou quatre minutes se sont ainsi écoulées dans un silence absolu, presque impressionnant, lorsque parallèlement on voit la face du mage se détendre et celle du général A... se marquer d'une stupéfaction indicible, c'est que ses yeux immédiatement fixés sur ce nouveau terrain de culture sont en effet les premiers à constater les résultats de l'expérience ; tout à l'heure ses mains percevaient nettement la chaleur et presque le choc des effluves vitaux ou magnétiques, il voit maintenant de petites tigelles vertes, émerger çà et là de la terre tenue dans ses deux mains, puis leur nombre se multiplier en même temps que les tiges se développent et s'élèvent.

Quelques instants encore, le mage précipitant l'intensité de son souffle, la rapidité de ses passes ou l'envoi de ses effluves, et bientôt tous les assistants réunis autour du groupe formé par M. A... et le comte de Sarrak, chacun vient de son témoignage personnel affirmer la réalité d'une forme de vie végétale venue au jour sous l'effort de la volonté et d'une extériorisation de la force humaine. Du reste, avec la pointe d'une longue aiguille d'or, la même qui lui avait servi tout à l'heure, pour piquer en divers points du mélange, de manière à faciliter la pénétration du liquide, M. de Sarrak sépare maintenant terre et blé et distribue à chacun des assistants les grains de blé ainsi germés, chacune des tiges d'une hauteur moyenne de dix, quinze à vingt millimètres.

Montre en main, la durée de l'expérience a été de huit minutes ! La réussite est complète, indéniable : la germination s'est bien effectuée en pleine lumière sans artifices ni préparations, dans des conditions qui semblent exclure toute possibilité de supercherie. Pour s'assurer de la vitalité de ces germes, Mme M... a eu du reste la curiosité de mettre les grains qui lui avaient été distribués dans les conditions nécessaires de terre et d'humidité et elle a vu les tiges se prolonger, augmenter de jour en jour de force et de vigueur.

Si invraisemblables qu'ils paraissent, ces résultats sont scientifiquement explicables : depuis longtemps les magnétiseurs ont signalé et mis en évidence l'influence des effluves humains sur la végétation : dans ces dernières années, deux communications sur ce sujet ont été adressées, l'une à la Société magnétique de France, l'autre à l'Institut général de psychologie ; la première (1897) de M. Armand Gravier, professeur d'arboriculture, est intitulée : De l'action du magnétisme humain sur les végétaux ; la seconde, de M. F. Fabre, a pour titre : De l'action des mains sur les microbes et sur la cellule vivante, animale ou végétale. Chacun de ces observateurs a même signalé les différences qu'ils avaient observées, dans les résultats suivant que

c'était la main droite ou la main gauche qui agissait sur le développement des germes ou des plantes.

Après les applaudissements et les félicitations que l'on devine et avoir pris quelques moments d'un repos dont on conçoit assez la nécessité, étant donné l'effort énorme et la dépense de force vitale qu'a dû exiger l'expérience précédente, M. de Sarrak se lève et sans indiquer encore le but de ses demandes, prie deux personnes prises au hasard, la première de lui fixer ce qu'il appelle une ligne de direction pour l'émission volontaire de ses fluides, la seconde de désigner une partie quelconque du vêtement que portait en entrant Mme M..., soit dans l'espèce la manche gauche d'un pardessus qui maintenant est dans l'antichambre ; il demande ensuite à chaque invité de vouloir bien mettre sa carte de visite sur un petit guéridon, celui-là même qui tout à l'heure supportait la coupe et le plateau, le plus jeune parmi nous, devant prendre une de ces cartes et la remettre à lui-même.

Ces préliminaires accomplis, sans qu'il ait eu encore à intervenir matériellement, M. de Sarrak prend la carte qui lui a été donnée et la déchirant visiblement devant nos yeux en quatre morceaux les met dans sa main droite tenue fermée. Puis comme les vibrations sonores ou psychiques générées par les conversations ou même les appréciations mentales des assistants, à la suite de l'expérience du grain de blé ont pu modifier défavorablement l'atmosphère fluidique de la salle où a eu lieu jusqu'alors la séance, il demande à passer momentanément dans une pièce voisine communiquant avec le salon, où il sera suivi, accompagné pas à pas par MM. T..., commandant en retraite et B... éditeur, autant pour la sûreté du contrôle, que pour lui venir en aide et le soutenir, si comme le fait s'est déjà produit, il lui arrivait une fois tombé en transe, de se blesser ou de ne plus pouvoir se relever.

Une fois arrivé dans ce nouveau local, encadré bien entendu de ses deux gardes du corps, M. de Sarrak après avoir remis à l'un des témoins un morceau de la carte qu'il a déchiré toute à l'heure en le priant de le conserver soigneusement pour une vérification ultérieure, se place près d'une table courbé, demi-agenouillé, le bras gauche replié reposant sur le plateau de la table, le reste du corps infléchi et portant sur le membre supérieur droit, la main, celle qui tenait les morceaux restant de la carte, toujours demi-fermée et appuyée au sol.

M. de Sarrak, nous dit plus tard l'un des témoins, M. B..., est demeuré quelque temps dans cette attitude, murmurant ses Mantras, les paupières abaissées, les muscles de la face et du tronc secoués de contractions et l'état de transe se prononçant de plus en plus, lorsque tout d'un coup, le corps comme parcouru d'une secousse électrique s'est d'abord relevé à moitié, puis rejeté en arrière en même temps que les jambes venaient d'arrière en avant et en

haut comme attirées, soulevées par une force invisible et que le bras et la main droite se portaient visiblement en haut; à ce moment même nous dit M. B..., qui analysait minutieusement ses sensations, j'ai eu l'impression très nette que ma main bien que placée sous le bras de M. de Sarrak et qui auparavant faisait effort pour l'empêcher de se renverser, ne supportait plus aucune résistance, comme si tout le corps eût été soulevé, projeté en avant et de bas en haut par une lévitation instantanée ; tout ceci a duré un temps inappréciable, moins d'une seconde, puis le corps retombant en arrière M. Th... et moi nous l'avons soutenu, jusqu'à ce que M. de Sarrak, reprenant possession de lui-même, nous ait prié de l'accompagner dans le salon, encore avez-vous constaté que nous le portions plutôt qu'il ne marchait.

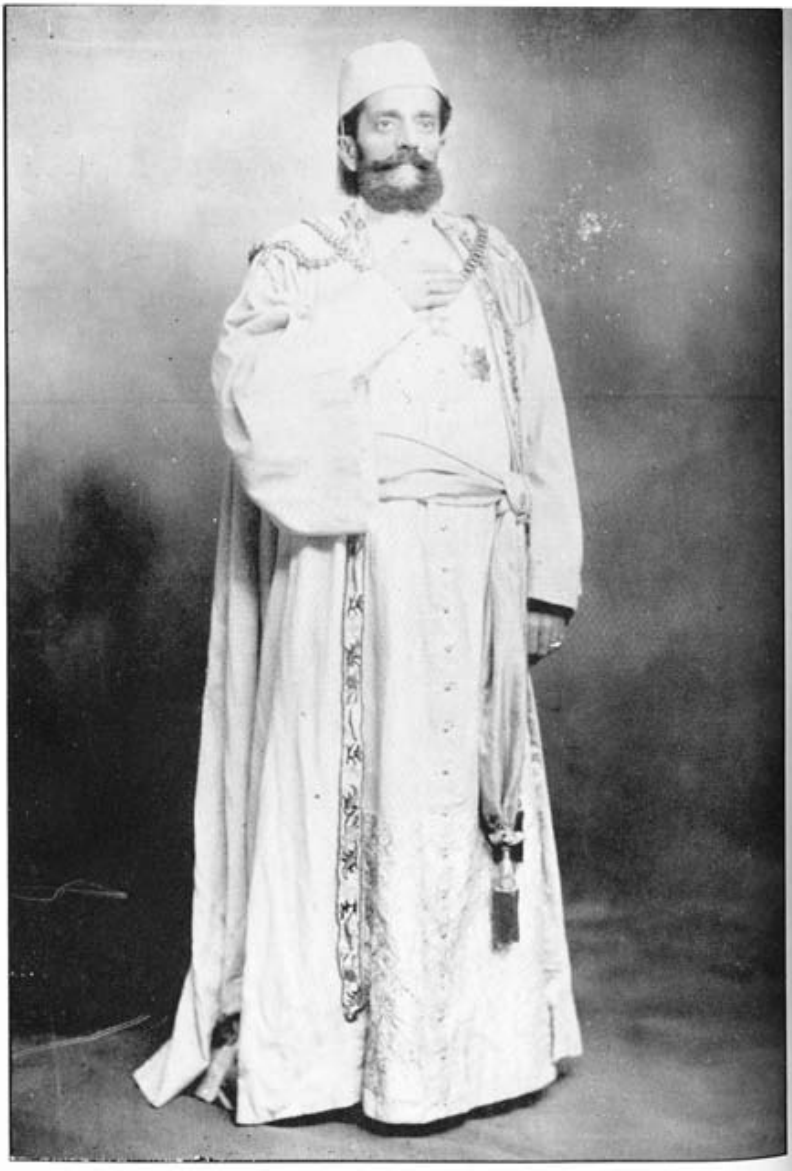
Qu'étaient cependant devenus les différents morceaux de carte puisque revenu entièrement à lui et la main droite ouverte M. de Sarrak nous montrait qu'il n'en existait plus aucun, à l'exception du morceau témoin conservé par M. Th...,

Après avoir joui un instant de la surprise commune, vous trouverez dit-il le premier morceau dans la direction indiquée tout à l'heure pour l'envoi de mes fluides, soit quelque part sur ce meuble le plus près du mur extérieur ; le second doit être dans ou près de la manche de M. de M... le dernier enfin, s'il vous plaît de l'aller chercher de suite, est sous ce buste d'Allan Kardec, que vous connaissez presque tous, qui repose sur un socle dans la librairie Leymarie, rue Saint-Jacques, 42.

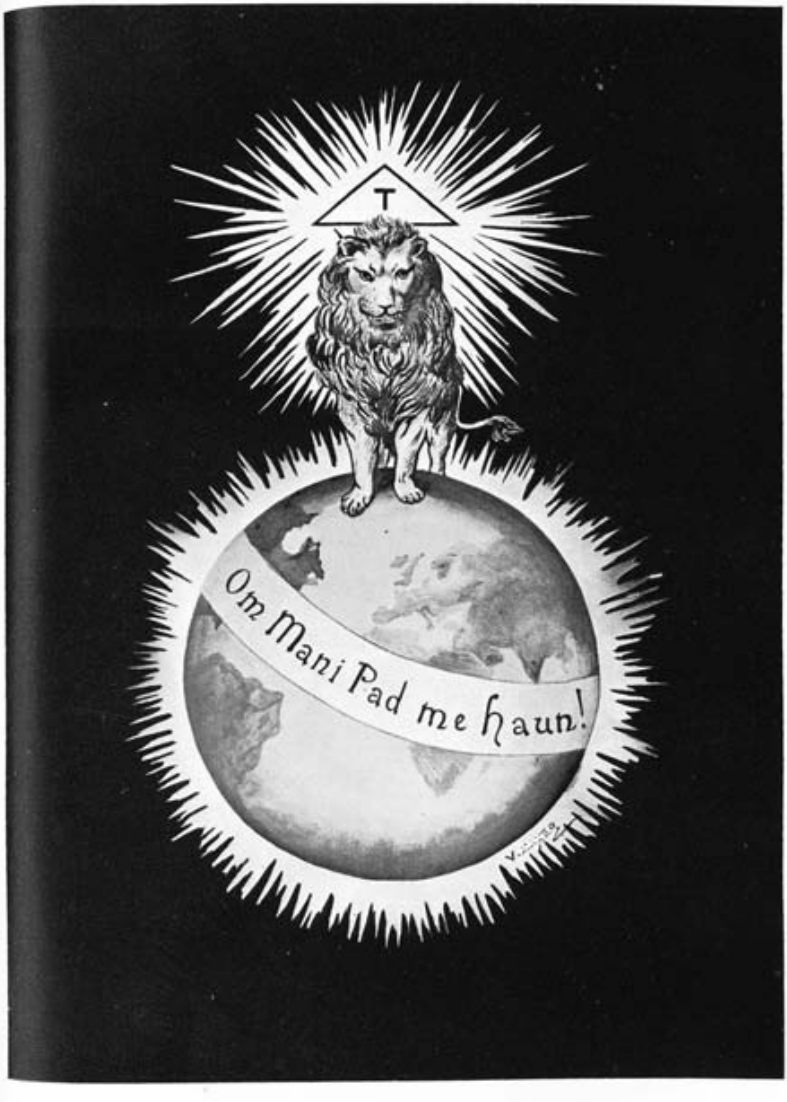
De fait chaque morceau se trouvait bien à l'endroit désigné, l'un dans la voie fluidique désignée, précédemment sur un meuble entre une lampe et un vase de fleurs ; l'autre dissimulé dans le revers de la manche gauche du pardessus de M. M... ; et le troisième, vu l'heure avancée ne pouvant être pris à l'endroit fixé, deux personnes, le lendemain matin étant de bonne heure à la librairie Leymarie, le trouvèrent à l'endroit convenu, soit sous le buste d'Allan Kardec ; avec le morceau témoin conservé par M. Th... la reconstitution de la carte était complète.

Maintenant comment ces morceaux ont-ils disparu? par quelle voie mystérieuse ont ils été transportés ? quelle force invisible, quel pouvoir les a placés exactement à l'endroit fixé ? Ceci est le secret de l'incomparable magicien qui a su comme pour un apport de séances spirites faire passer la matière à travers l'impondérable éther ou peut-être même qui a pu la désintégrer et la reconstituer successivement.

Ces démonstrations par le fait de la réalité et de l'existence dans l'être humain de forces vitales et psychiques dont les puissances d'extériorisation sont en rapport intime avec la volonté de ceux qui les mettent en action, sont suivies d'une troisième expérience qui, par ses résultats et son *modus*



DOCTEUR ALBERT DE SARÂK
Inspecteur du Suprême Conseil des Initiés de l'Orient


T
Om Mani Pad me haun!

faciendi, rappelle singulièrement les œuvres et les procédés de certains médiums dessinateurs comme le peintre Hugo d'Alési et le maître graveur Ferdinand Desmoulins.

Il existe, il est vrai, entre ces dessins et celui que va faire tout à l'heure M, de Sarrak, une différence importante, celle d'une conception préméditée, ndiquée à l'avance : tandis que, dans les œuvres spiritiques, l'agent ignorant ce qu'il va entreprendre, obéit simplement aux indications qui lui sont fournies au fur et à mesure que le travail se poursuit, son crayon conduit souvent de la façon la plus irrégulière et au rebours de ce qui se passe ordinairement ; ici, au contraire, l'opérateur semble agir en pleine liberté, sait ce qu'il va faire et se conforme, dans l'exécution de son œuvre, aux préceptes élémentaires de l'art ; en réalité tous les uns et les autres agissent et en état de transe vigil et dans une sorte de dédoublement psychique où tout en conservant la conscience de leur personnalité une liberté d'action et de parole apparentes, ils obéissent cependant en réalité à l'influence d'une volonté étrangère, incarnée où désincarnée.

Pour se conformer aux exigences soupçonneuses d'un savant allemand, Ferdinand Desmoulins avait accepté de dessiner le visage enfermé dans un sac de serge noire qui l'empêchait de voir quoi que ce soit, si bien que c'était seulement l'œuvre achevée qu'il connaissait ce qu'il avait fait.

M. de Sarrak opère lui aussi les yeux bandés, chaque œil recouvert d'un double de ouate hydrophile, qui descendait jusqu'au-dessous du milieu des joues, le tout maintenu par un bandage de gaze en huit de chiffres et une quantité réellement excessive de serviettes, les unes allant en biais de gauche à droite, les autres de droite à gauche de façon à rendre toute vision absolument impossible.

Mais avant de se laisser emmailloter de la sorte, M. de Sarrak s'adresse au très distingué rédacteur en chef de la *Revue Spirite*, en lui présentant un cadre de 0,30 sur 0,25 absolument vierge encore de toute marque et de toute trace : Mon Commandant, voulez-vous un dessin dans le sens de la longueur où de la largeur de la toile et quel genre préférez-vous? Un paysage, une marine, vus de jour ou de nuit? Puisque vous choisissez la marine désirez-vous des vagues, des rochers et parmi les nuages un effet de lune? dans ce cas veuillez marquer d'un signe imperceptible la place qu'elle doit occuper.

Il se tourne ensuite vers M. le professeur Barlet, l'auteur si connu des ouvrages d'occultisme les plus réputés : Veuillez, monsieur, inscrire sur un carré de papier et sans me le montrer bien entendu, le prénom d'une personne quelconque.

Ces conventions décrites d'un commun accord, M. de Sarrak se place devant une console sur laquelle sont placées deux soucoupes, l'une conte-

nant du bleu de prusse, l'autre du blanc de céruse, et après quelques instants de concentration, secondé toujours dans sa tâche, par les vibrations non plus d'un piano, mais d'une boîte à musique que son fils met en mouvement, il jette à grands traits sur la toile, des touches alternatives de blanc et de bleu, le tout mélangé dans un désordre qui n'est que d'apparence, tant et si bien qu'au bout d'un quart d'heure environ, les assistants ont sous les yeux un tableau représentant une marine avec des vagues, des rochers et la lune entre les nuages exactement à l'endroit marqué d'avance.

Entre temps tout en peignant sa marine, par un phénomène de lecture de pensée où de double vue, M. de Sarrak avait en quelques coups de pinceau tracé momentanément sur la toile le prénom de Jeanne qui correspond bien à celui que M. Barlet avait inscrit tout à l'heure sur un morceau de papier.

Pendant toute la durée de l'expérience, bien que parlant et agissant d'une façon en apparence naturelle, M. de Sarrak était cependant en transe, sous l'action et sous la direction d'une volonté autre que la sienne. Ce qui semble le prouver, c'est que le tableau terminé, lorsque s'affaissant sur lui-même et retombant en arrière sous l'effet d'une fatigue excessive, M. de Sarrak prie qu'on le débarrassât de son bandeau qui était devenu presque un instrument de supplice en raison de la chaleur congestive provoquée par l'épaisseur de l'appareil et la striction extrême des liens, il a demandé aussi qu'on le sortît de son état spécial en agissant comme dans les cas de sommeil provoqué, soit par un souffle froid dirigé fortement sur les globes oculaires; dans ce moment, il a été facile de constater que les paupières étaient contractées, serrées fortement l'une contre l'autre, et les yeux convulsés en haut et un peu en dedans, en ne laissant voir que le blanc des sclérotiques, comme cela se produit et c'est même un signe pathognomonique, dans les états de crise nerveuse de sommeil hypnotique ou somnambulique.

Cette crise qu'il eût été peut-être préférable de ne pas résoudre trop brusquement, sauf à employer des procédés d'une action plus lente comme les passes magnétiques, ou attendre simplement le réveil naturel, a été si marquée, que réellement brisé, à bout de forces et l'heure d'ailleurs avancée, M. de Sarrak a demandé à ses hôtes la permission de renvoyer à une autre soirée la suite de ses démonstrations expérimentales.

Nous demanderons, nous aussi, comme les feuilletons en cours de publication, à remettre à un numéro suivant la suite de cet article ; comme cette soirée a eu des lendemains tout aussi merveilleux, nous nous garderons aujourd'hui de conclure, d'apprécier des pouvoirs qui tiennent à la fois de ceux du Yogui, du médium et du magnétiseur.

Dr PAU DE SAINT-MARTIN

EUSAPIA PALADINO

DANS LE MONDE DES MYSTÈRES

Impressions d'un savant sur les phénomènes d'Eusapia.

IV B

(Suite et fin).

Comment expliquer les phénomènes produits par le médium Eusapia Paladino ?

Les hypothèses explicatives que je passerai maintenant rapidement en revue, ont, sur les précédentes, l'avantage de laisser de côté toutes les généralisations trop abstraites ou pratiques, et de se baser par contre sur « l'analyse particulière » des phénomènes, tant en ce qui concerne la modalité objective de leur réalisation, qu'en considération des conditions subjectives de celui qui les réalise ou a, en soi, la potentialité latente de les rendre objectives.

A côté de la thèse empirique de l'hallucination des assistants, il y a toutes les hypothèses scientifiques ou prescientifiques sur la « médiumnité » à base physio-psychologique et psycho-pathologique. Quelques-unes d'entre elles sont indubitablement applicables à des catégories établies de phénomènes, la plus grande partie à celles qui sont subjectives du médium ; je les ai acceptées depuis très longtemps, et je les accepte encore toutes maintenant ces interprétations partielles, vraisemblables et positives, parce que je les trouve entièrement conformes à l'expérience que j'ai de la clinique et à la logique scientifique ; toutefois, aucune ne peut prétendre à la valeur des explications générales, mais quelques phénomènes entreront, d'une manière stable, dans la zone éclairée de la science (comme nous en avions déjà des indices et des raisons évidentes) et figureront parmi les phénomènes ordinaires de la biologie, de la psychologie normale, de la psychologie pathologique, de la névropathologie ; d'autres, sans être encore clairs, resteront dans la pénombre indéterminée des phénomènes supranormaux, jusqu'à présent erronés par leurs traits caractéristiques et leur apparente irréductibilité ; mais avec le temps, quand ils seront mieux connus et déterminés, ils finiront aussi par être admis au nombre des phénomènes normaux, à côté des notions affirmées par la physique, la chimie, l'histoire naturelle. Cela étant posé, énumérons les hypothèses psycho-physiologiques.

13. — *Suggestions et auto-suggestions.* — Ces expressions sont tombées dans le domaine commun, et tous les répètent aussi sans en savoir la signification psychologique. C'est ainsi qu'on veut que toute la phénoménologie d'Eusapia soit le produit des suggestions qu'elle exercerait sur les assistants (en les hypnotisant !), ou d'auto-suggestions qu'elle, autant que ses contrôleurs et les autres, exerceraient durant les séances. Le fait est vrai en très minime part, c'est-à-dire en ce qui concerne la direction donnée aux phénomènes par le médium et l'appréciation des perceptions reçues de quelques-uns parmi ceux qui les voient (par exemple dans les identifications présumées des esprits) : sans doute, nous voyons ici quelques effets de suggestion, mais à l'hypothèse de la suggestion comprise dans les limites et les forces connues de nos jours, les neuf dixièmes des manifestations de Paladino nous échappent. Resterait l'hypothèse que toutes les perceptions de ceux qui assistent à une séance seraient d'origine suggestive (les illusions et les hallucinations non plus spontanées, mais induites par la force magnétique ou ce qui lui est semblable, du médium) ; en pareil cas, l'événement serait quelque chose d'extrêmement remarquable et encore toujours très digne d'étude.

14. — *Hystérie, névrose, hypnotisme et états analogues.* — Certainement, Eusapia, comme tant d'autres médiums, est une hystérique ; et l'hystérie est l'ancêtre le plus commun de centaines, de milliers de faits biopsychologiques exceptionnels ; mais l'état morbide du médium et son auto-hypnotisme ou transe, outre qu'il laisse les perceptions réelles des assistants sans explication, n'approfondit pas les prédispositions à la possession des facultés « médianiques », elle ne les explique pas, et n'explique pas non plus les effets extrinsèques de la médiumnité. En vérité, si pour la production des phénomènes métapsychiques il faut être dans un état anormal, même entièrement « pathologique », dont l'évaluation ne peut être donnée que par les aliénistes et les névropathologistes, cette nécessité rend peu probable en ce moment l'utilisation des pouvoirs médianiques, sur lesquels certains, sortant du domaine de la réalité, ont déjà bâti des fictions poétiques.

15. — *Désagrégation de la personnalité.* — C'est la théorie préférée des psychologues expérimentateurs et des cliniciens psychopathologistes, qui suivent en cela les vieilles traces indiquées par Durand de Gros et par Azam, rejetées avec beaucoup de talent par Pierre Janet et par Flournoy dans leurs travaux sur l'automatisme psychique, et sur les hautes manifestations intellectuelles du somnambulisme médianique. Ce serait dans le subconscient ou dans la conscience inférieure du médium et des assistants, que s'élaboreraient les impulsions idéologiques et les moteurs capables de donner l'écriture automatique, les mouvements inconscients transmis à la

table, les personnifications, les souvenirs latents, les romans spirites, etc... Indubitablement, un grand nombre de phénomènes « intellectuels » de la médiumnité sont éclairés par cette théorie, mais toute la phénoménologie « spirite » ne l'est pas.

16. — *Pluralité psychique.* — Poussant la désagrégation psychique à l'extrême on a pensé à la pluralité des consciences, plutôt « de l'âme » dans l'homme. Et de même que pour les organismes, on a imaginé la théorie qui voit dans chaque animal supérieur ou métazoaire, l'union et la fusion de plusieurs individualités simples, primitives, (le polyzoisme) ; de même aussi la possibilité de se séparer et d'agir autonomiquement pour les monades conscientes inférieures. L'hypothèse poly-psychique s'est confondue avec l'animique.

17. — *Productions psycho-collectives.* — Les résultats obtenus dérivent peut-être de l'association de l'esprit du médium avec celui de quelques-uns des assistants (médiums en formation) ou aussi de tous ceux qui sont présents. Cette théorie a été soutenue ; et bien qu'on ne puisse nier l'existence d'une psychologie inter-individuelle, comme l'a pensé Tarde et à laquelle Ochorowicz, dont l'autorité ne peut être méconnue, a donné son assentiment, cette hypothèse ne peut servir que pour une très minime partie et mon distingué et studieux ami, E. Bozzano, l'a très adroitement combattue.

18. — *Télépathie.* — Cette explication très sérieuse, mais toute récente, nous est venue de la psychologie supranormale ; on ne peut plus nier la probabilité de la transmission de la pensée d'un sujet à un autre sans l'intermédiaire des sens ordinaires ; et tout en réduisant de beaucoup les limites qu'on doit scientifiquement assigner à la télesthésie et à la télépathie, on doit reconnaître qu'un certain nombre de phénomènes reçoit la lumière de l'acceptation de cette hypothèse. Mais Podmore, qui l'a étendue à tout le spiritisme, en a exagéré la portée; à mon avis, la télépathie pourra nous éclairer sur un grand nombre de communications et peut-être aussi d'identification « d'esprits », sur lesquelles il n'existe aucun doute de fraude ou d'illusions psychiques, mais non sur les actions psychiques à distance.

19. — *Extériorisation de la sensibilité et de la motricité.* — Deux noms, de bon aloi psychologique, introduits par de Rochas pour indiquer la faculté étudiée par lui, en maître, et que possèdent les médiums de percevoir les impressions lointaines délicates, de produire des mouvements et d'organiser des formes à distance; mais ce ne sont là et rien de plus que des noms! Il est vrai, il semble que, dans ses séances, Eusapia sorte d'une manière invisible de son propre corps, se développe, s'extériorise et qu'ainsi elle agisse loin de sa personne physique visible. Et peut-être que cette hypothèse nous a mis au point précis ; mais comment se produit cette extériorisation, ce

développement ? Le chemin tracé par les travaux de de Rochas conduit à l'animisme et au fluidisme dont je parlerai plus loin.

20. — *Extériorisation du subconscient.* — En perfectionnant la sensibilité, la motricité, l'intelligence, qui s'extériorise des médiums, en une unité qui aurait une existence autonome et indépendante de la conscience personnelle, on obtient « le subconscient actif » doué de facultés supranormales comme le pense le Dr E. Gyel. Le subconscient serait en nous le produit de la stratification des multiples consciences personnelles antérieures et jouirait du privilège de se rendre autonome durant le sommeil, la léthargie, la transe, jusqu'à celui de survivre au corps. L'hypothèse est construite avec une grande habileté dialectique et sans contredit, c'est l'essai le plus sérieux que je connaisse dans cette direction téméraire.

21. — *Le subliminal.* — Conçu avec hardiesse et baptisé par cet esprit d'élite que fut Myers, le subliminal n'est autre chose (bien qu'il soit admis par ses nombreux admirateurs) qu'un synonyme du subconscient des psychologues sus-mentionné. Mais Myers, le faisant dépendre de la fonction vitale ordinaire, lui a assigné depuis des facultés telles qu'il surpasse le connu et le positif, et l'a jeté dans les bras du spiritisme déjà systématisé, auquel il a apporté un peu de vigueur et l'a transfiguré enfin dans les brouillards de la métaphysique générale. Ainsi le subliminal est un trait d'union entre les théories psychologiques et les théories les plus fortes mises en avant de nos jours et qui divisent les quelques hommes sérieux et compétents, encore en petit nombre, dans ce domaine épineux.

Avec le subliminal, de même qu'avec le subconscient, on explique suivant l'habitude, les phénomènes intellectuels du médianisme. Mais les phénomènes physiques et médianiques, la télécinétie, la téléphanie, toutes les télergies, comment dérivent-ils de la portion latente, si riche en automatisme de chaque espèce de la personnalité humaine? Ici, à la honte des vigoureux efforts de Myers, il existe une lacune, une solution de continuité qu'aucune expression verbale (et « le subliminal » en est une) ne réussit à combler!

Il y a un peu plus de cinquante ans, comme je l'ai dit, les phénomènes extraordinaires, auxquels tout le monde s'intéresse de nos jours, ont été mieux illustrés et depuis cette époque, ou à peu près, il s'est créé une doctrine qui les attribue à l'âme des défunts.

Nous voici ainsi en présence « du spiritisme », dont je vous ai indiqué, dès le commencement, les doctrines fondamentales ; nous voici en face d'une citadelle plus forte et blindée où se trouvent renfermées et se tiennent sur la défensive, toutes les croyances extra-religieuses, toutes les convictions antipositivistes, toutes les tendances au merveilleux. Mais comment donner suite ici à la discussion de l'argument ? Bornons-nous à apprécier, au point de vue spirite, la phénoménologie de Paladino.

22. — *Spiritisme.* — Opinion répandue parmi les nations civilisées d'Europe et d'Amérique, alliée à toutes les croyances des anciens, rattachée à l'histoire de toutes les grandes religions et philosophies, « le spiritisme » mérite l'attention et le respect de l'homme de science même « le plus libéral » et le plus « dépourvu de préjugés ». On ne peut pas regarder, avec ironie ou avec mépris, une hypothèse qui a, à son actif, l'assentiment des intelligents de tout premier ordre. En ma qualité d'homme de science et de philosophe, je resterai indifférent et je hausserai les épaules quand on m'objectera que Sardou et Gladstone sont spirites ; mais je ne peux plus prendre cette attitude, quand je vois que A. R. Wallace et Barrett sont spirites, ou que Brofferio l'est devenu par l'œuvre d'Eusapia, et Ilyslop par l'œuvre de Piper. C'est pourquoi, je m'arrête, je médite et je m'enferme dans l'enceinte restreinte, mais positive, de mes observations, de mon expérience.

Je répète donc ce que j'ai écrit déjà en tête de mes articles : que je ne puis pas accepter l'hypothèse de l'intervention des esprits des morts dans les phénomènes d'Eusapia. Par suite, en appliquant à d'autres médiums semblables l'induction acquise par l'étude des faits, j'ajoute que la doctrine spirite (surtout avec ses prétentions à systèmes psycho-cosmique et philosophico-éthique) m'a paru non seulement prématurée et exubérante, mais même en ce qui concerne particulièrement le « Paladinisme », absurde et illogique (comme l'a dit Richet), superflue et contradictoire ; d'une part trop vulgaire et puérile ; d'autre part, trop abstraite et embrouillée, sous certains rapports « immorale » (comme l'a écrit Gaetano Negri), outre qu'elle ne serait pas consolante pour nos affections les plus sacrées, ni séduisante pour la dignité humaine, ni conforme à notre idéal religieux et social le plus élevé ; ni éducatrice de la volonté ; mais ce qui importe pour la science positive, c'est qu'il n'est pas encore prouvé et qu'il n'est pas même démontrable encore, dans aucune des manifestations que j'ai vues ou de celles, au dire des autres, qui m'ont renseigné sur le médium napolitain. Et puis combien ne faut-il pas se méfier, après tant de déconvenues avec les meilleurs médiums « à incarnation » ou « à personnification » !

Les phénomènes d'Eusapia, sur lesquels je me suis basé pour établir ma conviction, seront réunis et discutés dans mon livre.

Que d'autres médiums produisent des manifestations plus favorables à la thèse spirite, c'est là ce qui est mis en avant et soutenu vigoureusement par la littérature abondante du spiritisme ; toutefois, dans ces phénomènes, comme pour ceux de l'hypnotisme, ce n'est pas le contenu probable qu'il importe d'investiguer habilement, mais leur genèse psychique. Or, s'il est question des médiums à personnifications, tous ont déjà révélé ou révèleront à la psychologie analytique, quand on aura étudié, pendant des mois et des années, d'après des méthodes employées par Flournoy sur Smith, le procédé

du subconscient, qui en vérité n'a rien de spirite, quelque extraordinaire qu'il soit, par lequel s'engendre et se développe leur médiumnité à incarnations romanesques et à souvenirs latents. Et s'il s'agit de médiums à « communications » ou à « messages », tous rentrent, d'après l'avis des psychologues les plus compétents, dans la sphère de la télépathie qui est supranormale, mais non spirite. Le très petit nombre de communications non encore éclaircies d'une telle manière et que l'on attribue en tout à deux médiums, à Piper et à Thompson, ont une base trop petite et non encore suffisamment approfondie, pour un édifice aussi énorme que celui qu'on construirait dans cinquante ans avec des matériaux généralement d'une provenance douteuse et d'une facture suspecte.

La seule interprétation à laquelle on doive, quant à présent, attacher de l'importance, avec réserve de l'accueillir en entier, quand de l'étude de probabilité elle sera passée à celle de l'évidence, est l'hypothèse qui attribue les phénomènes extraordinaires, surtout extérieurs ou physiques de « la médiumnité » ainsi nommée, à une action exclusive de la personne du médium, dont les effets sont perçus et diversement appréciés, peut-être aussi aidés des assistants, conformément à leur état d'âme, à leur degré de culture, à leurs idées préconçues.

Ici, nous avons trois différentes sous-hypothèses : ou l'âme, ou un fluide particulier, ou des forces indéfinies (« métapsychiques »).

23. — *Animisme.* — On peut rattacher à la théorie spirite celle des phénomènes produits par l'œuvre de l'âme du médium s'extériorisant de son corps. Elle a été nommée « animisme », par Aksakoff, par travestissement du terme déjà employé dans un autre sens, par les philosophes et les mythographes ; mais à part la dénomination, l'hypothèse animique a du bon, en ce qu'elle restreint la cause des phénomènes à l'organisme du médium et à sa potentialité ; avec cette différence qu'elle attribue une âme capable d'agir au-delà des limites du corps et même d'en sortir (comme « le double » des sauvages).

Si on ne donne pas à l'âme d'autre valeur que celle d'une abstraction non réelle pour les forces particulières qui s'extériorisent, cette hypothèse touche aux confins de la métaphysique. Mais ni Aksakoff, ni les spirites, en général, ne s'arrêtent à la désignation abstraite : d'après eux « l'âme » est proprement une entité réelle, un quelque chose d'intermédiaire, par sa nature, entre la matière du corps et l'immatérialité de l'esprit. L'homme ne serait pas une dualité (corps + esprit) mais une trinité (corps + âme + esprit), et l'âme serait composée d'une matière extrêmement subtile plus analogue à la corporelle, dont elle formerait un double parfait : en somme, toujours « le périsprit » fluidique. Il servirait à deux usages : Agir par soi-même, d'une manière autonome, en s'extériorisant ; et se laissant saisir par les

esprits errants des âmes des morts, pour leur permettre de se manifester et de se rendre visibles. Hypothèses toutes très vagues qui ne sont pas encore prouvées et ne peuvent l'être, par les méthodes ordinaires des recherches.

24. — *Fluidisme.* — Différent du précédent, le fluidisme est une hypothèse venue de la physique à la psychologie. Il est surtout représenté par « le fluide animique » par « l'éthérium » de Grimes, par « l'od », de Reichembach, par « la névro-aura », par la force nerveuse radiante de Barety, et d'autres semblables ; toujours ici nous côtoyons la théorie et la science des forces psychiques. D'ailleurs, ces théories fluidiques ne se contentent pas d'admettre et d'observer les phénomènes nouveaux comme des effets de forces indéfinies, elles prétendent au contraire les définir et les matérialiser ; à peu près comme faisaient, il y a cent ans, les physiciens, avec leur « fluide calorifique », avec le « fluide électrique, » etc... et les biologues avec « le fluide vital ». On voit par là que « les fluidistes » se trouvent déjà dans une attitude prescientifique, non encore extra-scientifique.

25. — *Psychodynamisme.* — Celui-ci se trouve sur la voie royale du vrai savoir scientifique. Il a pris naissance presque à la même époque que le spiritisme, et compte parmi ses créateurs, promulgateurs et investigateurs, des hommes de la plus grande valeur, des hommes de science des plus éminents ; des physiciens, des physiologistes, des psychologues et des philosophes illustres : tels que Thury, Crookes, Varley, Durand de Gros, Cox, Richet, de Rochas, Ermacora, Maxwell... et tous ceux qui, depuis longtemps, travaillent à la création d'une « science des phénomènes psychiques », sans aborder prématurément la sphère ardue des généralisations et des hypothèses explicatives. Pour la science et pour la philosophie positive (et en cela s'accordent aussi les apôtres et les disciples du courant nouveau positiviste, nommé « pragmatisme »), il est nécessaire de mettre de côté tous les problèmes métaphysiques ou abstraits, par ce qu'ils sont inutiles, déplacés, insolubles: il faut se contenter des faits qui sont les éléments sains de la pensée et ce qui est utile au progrès humain.

Le grand public sait, en attendant, comment ont été découvertes « les forces » nouvelles, l'activité naturelle d'abord inconnue, et aujourd'hui déjà usées, mais aussi toujours obscures dans leur essence ; comment, au-dessous des phénomènes dénommés physiques, chimiques, électriques, lumineux, organiques ou vitaux, ainsi que psychiques ou mentaux, la science entrevit ou imagina une tout autre manière d'être et de se révéler de la Réalité universelle, de l'Énergie cosmique ; de même qu'au-dessous des phénomènes, désignés provisoirement sous le nom historique « de médianiques », il doit y avoir encore des forces ignorées, des pouvoirs encore indéterminés de l'organisme humain, des facultés encore indéfinissables et incompréhensibles, possédées peut-être par un très petit nombre et à un degré invisible

de tous, à un degré exceptionnel seulement par certains sujets qui parviennent à extérioriser l'activité vitale et psychique au delà des limites du corps.

Et à ces forces qui, évidemment pour moi, se dispersent avec la désagrégation du mécanisme producteur, et n'ont par suite pas de « survivance », à ces facultés nous donnons des noms divers en attendant d'en comprendre quelque chose ; à peu près comme les physiciens nomment « électricité » l'attraction irréelle des phénomènes électriques, ou comme les biologues appellent la vie, l'attraction non moins idéale des fonctions organiques.

Du reste, le terme « force », n'est pas compromettant : il est à la fois en usage chez les physiciens et les psychologues. Ceux-ci pourront admettre et dire qu'il y a, dans l'organisme humain (ou dans l'animal en général ?), des forces encore indéfinies et indéterminées, comme les a désignées A. de Rochas, à l'aide desquelles certaines personnes (« les médiums ») sont capables de facultés paracinétiques, télécinétiques, téléphaniques, téléplastiques, à l'égard des facultés télestésiques et télépathiques.

Le dynamisme intime, essentiel de ces facultés ou manifestations de « forces », nous ne le connaissons pas ; mais les physiciens disent si c'est de la chaleur, du magnétisme, de la lumière, de l'électricité, des rayons X, on peut en expliquer l'essence et les rapports profonds avec la réalité. Les chimistes prétendent qu'ils savent des choses concernant la nature réelle des atomes et le pourquoi de leur affinité (qui est le terme anthropomorphique, rien d'autre). Les physiologistes disent ce qu'est la vie et expliquent que c'est une fonction organique quelconque, par exemple, la régénération. Sans être différents de tous les autres, ni plus arriérés, ni plus avancés, nous, psychologues, nous occupons une position de simple observation et d'attente pour les phénomènes que nous nommons psychiques, conscients, subconscients et métaconscients.

Quant à présent, on ne va pas au delà et on ne peut pas, d'esprit froid et calme, dévoiler à l'ignorance, même à l'aveu de l'ignorance, ce qu'est la caractéristique de la science vraie et forte.

Arrivé à ce point je m'arrête. Celui qui en sait plus que moi, qu'il aille en avant. Je verrai s'il mérite que je le suive. Celui qui veut faire des hypothèses, peut se livrer à cet exercice, cela ne fera du mal à personne, mais je me garderai bien de l'imiter. Je suis, je fus et resterai positiviste. J'observe et je raisonne ; je considère et je médite ; je cherche et je conclus. Il me semble que le devoir de celui qui prend cette attitude modeste, mais prudente, intellectuelle, est de laisser d'abord parler les faits et d'attendre avant d'entreprendre les théories que le terrain soit suffisamment solide. Jusqu'à présent, il est encore trop instable, incertain, obscur, indéterminé et à peine y a-t-on mis les pieds.

Foulons-le de même ; mais que chacun de nos pas y laisse son empreinte et

d'abord ; que chaque mouvement soit examiné et calculé ; nous n'arriverons jamais au sommet ; ni nous, ni les présomptueux poussés par l'impatience ; ni les systématiques entraînés par le fanatisme ; ni l'immense multitude d'incompétents désireux de satisfaire vite et facilement leur curiosité et leur soif du merveilleux. — L'avenir du savoir scientifique ne surgira pas de l'empirisme auquel nous sommes soumis ; il dérivera du grand et unique facteur de la connaissance qui est la Recherche.

C'est Léonard de Vinci, l'illustre, qui a dit :

« *Fuyez les préceptes de ces spéculateurs dont les raisons ne sont pas confirmées par l'expérience.* »

FIN

Prof. ENRICO MORSELLI
Traduit de l'italien par le
Prof. C. MOUTONNIER.

LA VÉRITÉ ! AU PROFESSEUR ENRICO MORSELLI

Cuique suum (*à chacun le sien*).

Une polémique des plus violentes s'est engagée — il fallait s'y attendre — entre les hommes de science, les sceptiques d'une part, et les adeptes de la doctrine spirite, d'autre part, à la suite de la publication, dans le journal italien *Il corriere della Sera*, des articles du Professeur Enrico Morselli, de l'Université de Gênes, sur les expériences qu'il a faites avec le célèbre médium napolitain, Eusapia Paladino, et dont la reproduction textuelle a été donnée aux lecteurs de la Revue.

Ce conflit d'opinions, cette lutte entre les deux partis, au lieu d'apaiser et de concilier les esprits, a eu pour résultat de remuer les passions et ne peut que retarder la solution du problème en litige.

Le ton agressif et intransigeant, que l'on trouve malheureusement presque toujours dans les controverses, a été, de tout temps, une des grandes entraves portées au progrès des idées et à la propagation des lumières. Il en serait tout autrement si l'on apportait dans le débat, dès le principe, l'esprit de conciliation, de bienveillance et d'impartialité qui seul permet de juger avec calme et sang-froid et qui est surtout nécessaire, quand il s'agit des questions aussi importantes que celles qui touchent aux destinées humaines qu'il importe à chacun de nous de connaître.

Je n'ai ni l'intention, ni le désir d'entamer ici une discussion avec mon illustre collègue, sur les théories qu'il a émises pour expliquer les phénomènes qu'il a observés chez Eusapia ; d'autres plus compétents que moi

se sont chargés de lui répondre ; et toute l'encre qui a coulé déjà, tant en France qu'en Italie, *pro et co* suffirait pour faire un gros volume in-quarto. D'ailleurs je considère toute discussion intempestive quant à présent et je crois qu'aucun argument, quelque puissant qu'il soit, ne pourrait encore faire changer les impressions produites sur l'esprit du professeur Morselli par les phénomènes de Paladino ; le temps seul et une étude plus complète de la psychologie pourra amener cette métamorphose.

Nous ne nions pas que la médiumnité d'Eusapia, qui a servi de base aux recherches et aux convictions anti-spirites du professeur de Gênes, ne soit un enseignement précieux pour la science, mais la phénoménologie du médium napolitain, quelque étonnante qu'elle soit, n'est pas toute la phénoménologie psychique... Il existe d'autres médiumnités non moins extraordinaires que M. Morselli ignore et qu'il ferait bien d'étudier, car, on ne peut être bon juge, ni arbitre d'une cause, à moins d'avoir examiné tout et de connaître tout. Je pourrais citer maints cas, quelques-uns qui me sont personnels, que ni la télépathie, ni l'extériorisation de la motricité... ni aucune des théories adoptées jusqu'ici par les savants, ne pourrait expliquer et pour lesquels l'admission d'une base transcendantale et l'intervention d'une force invisible, en dehors de la force humaine, sont absolument indispensables. Toutefois, si nous ne partageons pas toutes les idées de cet homme de science, il convient de lui rendre justice et de lui savoir gré d'avoir consacré son temps et ses connaissances à la propagation d'une cause si belle et qui intéresse l'humanité entière.

Le professeur Morselli vient de rendre un grand service à la fois à la science et au spiritisme. La méthode qu'il a adoptée dans l'examen des phénomènes obtenus avec Eusapia est rigoureusement scientifique ; et aucun savant n'avait jusqu'ici étudié la phénoménologie du médium napolitain avec autant de clarté, de précision et d'indépendance d'esprit ; et aussi d'une manière aussi complète. Tout a été, par lui, examiné, pesé, contrôlé avec soin et minutie, et ce n'est qu'après une étude approfondie des faits, après des expériences nombreuses et variées, ainsi qu'il le dit lui-même, qu'il est arrivé à se faire une conviction. *Nul ne peut donc contester la valeur de ses recherches, quelles que soient ses croyances, quelle que soit la doctrine qu'il professe*. Les nouveaux jalons que le professeur Morselli a plantés sur le terrain encore mouvant du psychisme, serviront à d'autres chercheurs pour continuer la grande œuvre qui doit nous conduire à la connaissance de la vérité. Son livre, qu'il nous promet et qui paraîtra en octobre, sera du plus haut intérêt pour tous et d'un grand enseignement pour tous, hommes de science ou spirites. Et ce n'est que lorsque le calme aura repris possession des esprits, qu'on pourra juger sainement, et sans idées préconçues, des théories qui y seront exposées.

D'ailleurs, le professeur Morselli n'est pas un incrédule qu'on ne peut convertir ; il est, avant tout, un homme de science et, comme tel, il ne croit qu'à ce qu'il voit et peut toucher du doigt. Il est à la recherche de la vérité et comme l'a dit l'Évangile : « Cherchez et vous trouverez », il trouvera !

Mais il suivra le chemin qu'ont parcouru avant lui tant d'hommes illustres qui étaient sceptiques au départ et sont devenus croyants à mesure que la lumière a pénétré dans leur esprit. L'histoire est là qui fait foi et qui enregistre chaque jour de nouvelles conversions, de nouveaux adeptes à la doctrine du spiritualisme. Tous suivent la même pente : hommes de science, philosophes, libres penseurs, sceptiques et mécréants; car tout est dans Tout et la science, la philosophie, la psychologie, la physique... ne sont que les diverses branches d'une même souche qu'on appelle « spiritualisme ».

La science parle avec grande éloquence des « forces connues et inconnues », Mais qu'est-ce donc qu'une « force connue » ? Ce qu'elle prend pour des causes ne sont-ce pas plutôt des effets, des manifestations d'une Cause initiale unique qui anime tout, pénètre tout et unit tout par un lien fluidique, invisible sans solution de continuité, émanant d'un foyer commun et établissant une solidarité entre tous les êtres vivants de la création ?

Il y a plus de deux mille ans que le plus illustre poète latin, Virgile, a dit : *Mens agitat molem* (l'esprit meut la matière). Et cette pensée, qui était vraie alors et l'était avant lui, l'est encore de nos jours et le sera de toute éternité !

Prof. C. MOUTONNIER.

Jérusalem

IV

Deux semaines passées dans la ville sainte ne permettent pas de se faire une idée exacte de tout ce que la main de l'homme est parvenue à élever d'édifices à la gloire du Créateur. Il me faudrait une page entière pour donner quelque valeur à ce modeste article en y inscrivant la liste complète de toutes les églises, des chapelles, des couvents rencontrés à chaque pas dans une ville où, du centre à un point quelconque des murs d'enceinte, il ne faut pas plus d'une demi-heure: Eglise des Trois Marie, E. Saint-Jean le Majeur, Chapelle des Anges, E. Sainte-Marie-Marc, Le Saint-Cénacle du Mont Sion, E. de Saint-Jean-Baptiste, E. de la Visitation, E. Saint-Thomas des Allemands, E. des Syriens, Oratoire des Templiers, E. Sainte-Marie-

Majeure, E. de N.-D. du Spasme, E. de la Dormition de la Vierge, E. Sainte-Anne. Et les couvents! A peine ai-je pu retenir les noms du dixième de ceux qui abritent tant d'hommes et de femmes qui ont fini par accepter une existence pour laquelle cinq sur cent (j'exagère certainement mon pour cent) n'étaient pas créés parce que, je le répète, elle n'est pas selon les lois de la nature: trois couvents rien que pour les pères Franciscains, Patriarcat latin, Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, Dames de Sion, Sœurs Carmélites, Frères des Ecoles Chrétiennes, Pères blancs, Sœurs du Saint-Rosaire, Pères de Sion, Pères Dominicains, Sœurs Clarisses, Sœurs Franciscaines, Sœurs de Saint-Vincent de Paul, Sœurs de Saint-Charles Borromée, Pères Augustins, Sœurs de Marie Réparatrice, Pères Lazaristes, Pères Bénédictins de la Pierre-qui-vire, Pères Passionnistes. Je m'arrête sans vouloir parler des églises grecques, de la basilique russe, du temple protestant... et si, pour être impartial, je disais un mot des mosquées élevées à Allah et à son prophète Mohamed, je n'en finirais pas... Il me semble, en traçant ces lignes que je suis encore au moyen-âge et je sens éclore en mon esprit des idées qui sont bien à moi. Je me dis que devant ce flot toujours montant des ordres religieux auquel il a été sage d'opposer une digue on aurait pu imposer une loi d'épreuve que le pontife romain eût peut-être appuyée de son infaillibilité.

Tout homme, toute femme qui, sans contrainte, se consacrerait à Dieu comme religieux ou religieuse, porterait un costume unique, la robe grise des franciscains, la taille ceinte d'une cordelière de même couleur. Les prêtres des paroisses seuls auraient le costume noir. Les évêques, vu leur humilité, ne se distingueraient des simples abbés que par une ceinture violette. Quant aux cardinaux, aux archevêques, aux nonces et à toute la hiérarchie orgueilleuse, princière et inutile, tout cela serait supprimé, et tous ces représentants du Christ, devenus humbles et pauvres comme lui, se verraient entourés d'un respect imposé par un détachement sincère des biens de ce monde. Il est probable que le recrutement monastique diminuerait sensiblement, mais qualité surpasserait quantité. Les religieux, les religieuses se dévoueraient spécialement aux pauvres, aux malades, aux missions et aux quêtes pour les malheureux, les souffrants. Voilà quelles devraient être les attributions exclusives qui nous font entourer de vénération les Sœurs de Saint-Vincent de Paul et les petites Sœurs des pauvres. Quant aux belles Réparatrices qui réparent si peu de chose en leurs cloîtres inutiles elles reviendraient au service des vieillards et des enfants malades ou, même, elles demeureraient tout simplement dans le monde où elles feraient de bonnes et saintes mères de famille.

Rien, dans ces réflexions n'essaie de jeter une pensée calomnieuse sur cette immense armée de religieux, sur ce troupeau voilé de sœurs de tant

d'ordres aux appellations parfois grotesques. Tous, toutes, croyez-le bien, vivent dans la pratique la plus rigide de la vertu, s'écartant très rarement du sentier épineux vers lequel beaucoup ont été poussés. La vie familiale leur eût offert cependant un champ assez vaste pour y moissonner le sacrifice, et la lutte de chaque jour pour élever et nourrir des enfants, pour soulager des parents âgés ou infirmes doit avoir, aux yeux de Dieu, autant de mérite que de réciter des litanies, chanter des psaumes, ou dire inutilement des dizaines de chapelets du matin au soir.

Hélas ! qu'il est grand le nombre de ces jeunes filles qui ont cédé aux propositions répétées des pieuses sœurs, des dames dévotes du monde, des vieilles filles vouées au noir et aux regrets superflus et dont la fonction est de racoler pour les couvents. Toujours on leur a vanté le calme de la vie monastique où elles auront Jésus pour époux, toujours on leur a opposé avec habileté un tableau lugubre des chagrins et des « fausses joies » du monde.

Aussi, combien en est-il, parmi ces pauvres cœurs privés de liberté qui, s'il faut en croire Diderot, regrettent toute leur vie ces « fausses joies » auxquelles elles n'ont pas goûté.

Mais j'avais fui Jérusalem en laissant la bride sur le cou à la folle du logis. J'y reviens en songeant combien toutes ces églises, tous ces couvents auraient peu leur raison d'être si, dans cette fourmilière humaine, tous ces religieux ne vivaient pas des nombreux pèlerins dont le flot grossit chaque année avec les facilités de voyager. Supprimez le pèlerin, le couvent tombe en ruine... le religieux disparaît.

Je m'étonne que depuis longtemps l'autorité ecclésiastique n'ait pas créé ce devoir à tout chrétien d'aller à Jérusalem, comme pour le mahométan d'aller au moins une fois à La Mecque.

Peu de plumes ont osé écrire ce que vous lisez, amis lecteurs, mais je suis sincère en même temps que respectueux, je pense donc j'écris. Malgré le pèlerinage que j'ai fait aux lieux saints en pleurant mon fils bien-aimé, en accompagnant une tendre mère dont le cœur est à jamais meurtri, je n'ai pu m'empêcher de voir combien toutes ces pratiques religieuses sont fausses, exagérées d'une part, vénales de l'autre.

Abordons un autre sujet non moins intéressant, parlons de cette *via dolorosa*, de ce chemin que Jésus aurait parcouru en portant sa lourde croix depuis le Prétoire où il est curieux qu'elle se trouvât là juste au moment où l'on venait de condamner le « Roi des Juifs » à mourir, et qu'il aurait été contraint à porter ou plutôt à traîner. Cette procession faite chaque vendredi par les Franciscains, j'ai tenu à la suivre respectueusement une fois.

Elle est accompagnée d'un nombre de fidèles assez restreint, les gens de Jérusalem ne se dérangent pas pour cela ; quelques pèlerins allemands, russes, et français, des femmes en plus grand nombre, c'était tout. Quant aux

autres ordres religieux ils semblent affecter de ne pas marcher derrière les Franciscains, et,ce grand élan d'amour et de reconnaissance pour le Rédempteur du genre humain dont on parle toujours m'a semblé bien tiède à deux pas du tombeau de l'homme-Dieu.

Cette procession part du Prétoire de Pilate à la forteresse Antonia et se termine au Calvaire, enfermé dans la basilique. L'emplacement du prétoire, le *lithostrotos* où Jésus fut jugé, condamné, flagellé et couronné d'épines, est aujourd'hui dans la cour de la caserne turque. On y accède par une rampe assez raide d'une dizaine de marches. La sentinelle turque appelle un sous-officier, qui prévient un officier, et l'autorisation est accordée à la procession chrétienne de pénétrer dans la caserne où les soldats turcs observent le silence. Je me posais cette question en regardant ces soldats du sultan réservés et respectueux: si les chrétiens étaient maîtres de Jérusalem, permettraient-ils à une procession de sectateurs de Mahomet de traverser la cité en psalmodiant le Coran ? Sûrement non ! Les prières de la première station sont dites par le Père Franciscain, on se relève si l'on s'est agenouillé, et l'on sort. La procession, précédée de deux bachi-bouzouks qui écartent les passants, suit à travers les ruelles tortueuses le chemin qui ne saurait être celui que parcourut le supplicié il y a plus de 1800 ans, et j'ai dit pourquoi. C'est que Jérusalem a été détruite de fond en comble plusieurs fois, que des peuples divers s'y sont succédé durant des siècles, tels que des Juifs, des Égyptiens et des Arabes qui n'avaient aucune raison pour reconstruire la ville en conservant intact le tracé d'une voie dont pas un habitant n'avait conservé la mémoire et suivie par un condamné dont pas un individu ne connaissait la vie. Néanmoins, on nous montra l'endroit où fut flagellé Jésus; la chapelle de l'imposition de la croix; l'arc de l'Ecce homo; le lieu exact où Jésus fit sa première chute ; l'église du spasme ; la chapelle où Simon le Cyrénéen prit par ordre la croix bien lourde pour un seul homme; la station où sainte Véronique essuya le front ruisselant du condamné à mort et en conserva l'empreinte sacrée sur son voile; le carrefour où le Christ s'adressa aux filles de Jérusalem; puis le sentier du Calvaire situé au milieu des bazars grecs. Enfin, après avoir traversé quelques endroits, les plus sales de la ville, on arrive devant la basilique du Saint-Sépulcre où l'on pénètre. Un tableau de mosaïque indique le lieu du crucifiement. A 4 mètres de là un trou cylindrique revêtu d'argent dit que c'est en cet endroit précis que fut dressée la croix. Arrivé là, je me convainquis — seul sans doute au milieu de tous ces pèlerins hypnotisés, — que ce chemin de croix est une pure légende créée au temps des dernières croisades. Il me semble peu admissible que Jésus ait été crucifié autre part qu'en dehors de la ville et loin des murailles, au champ même affecté aux suppliciés. A cette époque les exécutions devaient être fréquentes et se faisaient la nuit ou avant le jour, et

les gibets toujours dressés devaient attendre les malheureux destinés à mourir ignominieusement. Si Jésus porta sa croix, les deux larrons durent aussi transporter les leurs, et il n'est pas parlé d'eux dans les évangiles sur le chemin de la croix. C'est qu'ils étaient déjà attachés au gibet toujours dressé, toujours debout.

Dans une cité qui comptait 60.000 âmes, le sanhédrin, qui voulait la mort du roi des Juifs, aurait pu craindre qu'il ne fût délivré par ceux qui, le jour des Rameaux, l'avaient accueilli d'une manière si éclatante. Les Romains eux-mêmes devaient veiller à ce que cette mort, dont Pilate s'était lavé les mains, ne causât aucun trouble, et tout fait supposer que Jésus en sortant du Prétoire fut emmené *extra muros* et exécuté promptement et sans bruit, seule excuse accordée à l'absence des apôtres.

Une autre question qui n'a jamais été résolue est celle-ci : Jésus est-il né à Bethléem ou à Nazareth ? Ce n'est pas moi qui pourrai la résoudre, mais je partage à ce sujet l'avis de Renan. Jésus fut toujours appelé le Nazaréen ou le Galiléen, et jamais le Bethlémite. Or, à cette époque, on désignait par le lieu de leur naissance ceux qui voyageaient dans la Judée et que faisait reconnaître le dialecte de leur pays d'origine. C'est ainsi qu'en France nous disons le picard, le breton, le basque, le gascon. — Ma femme et moi sommes allés à Bethléem avec le P. Barnabé. Il y a 5 kilomètres de Jérusalem, et de bonnes calèches bien attelées transportent ceux qui ne désirent pas faire le pèlerinage à pied. Il est évident que Nazareth, situé dans la Galilée, à plus de 80 kilomètres de Jérusalem aurait difficilement attiré les nombreux pèlerins qui sont une source de richesse pour Bethléem où les couvents et les églises commencent à s'élever nombreux autour du berceau caché, comme est caché le tombeau de Jésus. Le procédé a été le même, on ne peut accéder à l'ancienne crèche, changée en une minuscule chapelle de marbre d'or et d'argent, qu'en descendant un certain nombre de marches et en traversant une salle obscure. Comme pour le saint-sépulcre je me demandai en sortant de là le visage ruisselant de sueur : pourquoi donc n'avoir, pas mis à jour cette grotte comme, par exemple, celle de Lourdes, afin d'y pénétrer aisément ? Il est vrai de dire que dans celle de Bernadette Soubirous, j'ai failli m'asphyxier et m'incendier au milieu des cierges. La crèche de Bethléem, entourée d'une belle galerie à colonnes de marbre, serait imposante, comme devrait l'être le berceau d'un Dieu.

Les bazars d'objets de piété, souvenirs de toute sorte qu'on tient à garder de ce voyage se font à Bethléem, de même qu'à Jérusalem, une concurrence qui laisserait le pèlerin froid si, à sa descente de voiture, de cheval, d'âne ou de chameau, il n'était saisi, appréhendé, ahuri d'abord, par les mendiants, les aveugles demandant « bacchis » sur tous les tons de l'échelle larmoyante puis par les marchands qui ont tôt fait de vous débarrasser de cette cour

des miracles, et s'emparent de vous. — Ils parlent toutes les langues et sont d'une obséquiosité déplaisante. Un Grec dont le magasin est le plus voisin réussit à nous mettre à l'abri de ces mouches du commerce qui nous attendront à la sortie laissant à ma femme le temps de se faire dépouiller et retourner les poches par ce Grec et de lui vendre, par la force de son astuce, pour 55 francs de chapelets, de croix, de vierges, de cœurs de Jésus, pour sa mère, pour sa sœur, pour ses cousines, pour ses amies... ne sachant plus pour qui lui fourrer encore une croix, ou un chapelet... il ajoute avec un sérieux imperturbable en tutoyant la pauvrette : pour celui qui te confesse ! Si notre cocher et le P. Barnabé n'avaient usé de leurs bras et moi de ma canne pour faire partir la calèche, je crois que ces Juifs l'auraient dételée...

Je voudrais, mes amis, vous faire faire avec nous le voyage qui dure deux jours pour voir Jéricho, le Jourdain où le P. Barnabé dit à notre intention une messe au bord du fleuve sacré en un endroit délicieux où nous assistâmes au lever du soleil, car nous avions dû quitter l'hôtel de Jéricho à 3 heures du matin. Mille oiseaux gazouillaient dans les arbres épais d'une île placée au milieu du Jourdain au cours rapide.

Je voudrais vous décrire la Mer Morte, vaste lac aux eaux bleues immobiles et empoisonnées où pas un être ne peut vivre. Je voudrais vous faire partager les impressions de ces jours brûlants passés dans les plaines bibliques de cette Palestine qu'on ne peut traverser sans émotion, puis vous parler de la fontaine de Moïse, de celle d'Abraham, du tombeau de Rachel, la fille adorée de Laban qui ne l'accorda à Jacob qu'après quatorze ans de servitude.

Mais en résumant ma conférence en un article peut-être un peu long, je n'eus qu'une intention, celle de vous parler de Jérusalem, des pensées qui m'y sont venues et que j'ai, au fur et à mesure qu'elles traversaient mon esprit, fixées sur le papier.

Je veux l'achever en parlant encore de Jésus au point de vue spirite.

Il est certain que trop de gens en ont parlé, quoique longtemps après sa mort, pour douter de l'existence de cette grande figure. Et si l'humanité pensante peut regretter quelque chose, c'est que ce philosophe admirable n'ait pas laissé quelques parchemins écrits de sa main avec lesquels nous seraient parvenues, authentiques, quelques-unes des belles pensées qui, présentées par d'autres soixante ans après, permettent de supposer qu'elles ont été revues et amplifiées.

Que d'ouvrages ont été écrits sur Jésus ! Si vous les pouviez tenir et lire froidement en dégageant toute idée religieuse et mystique de ces lectures, vous vous feriez peut-être une image plus exacte de lui. Vous verriez dans les ouvrages de Philon le Juif, qui vivait à Alexandrie à l'époque de Jésus, dans les écrits de Josèphe Flavius, historien du 1er siècle, né à Jérusalem trente-huit ans après lui, combien les courtes notices qu'ils donnent du grand

martyr démontrent bien que du temps où il prêcha parmi les Juifs on songeait peu à le regarder comme un Dieu. Dans la traduction du *Talmud* vous verriez les contradictions surgir de toutes parts. Dans les évangiles si nombreux et comme multipliés à l'envi de 60 à 150 ans après Jésus-Christ, les récits faits sur lui étaient si remplis d'exagération, chaque écrivain renchérissant tellement sur le précédent en miracles et en paraboles que ces écrits étaient alors traités de légendaires. Ce n'est que longtemps après que ceux qui s'intitulèrent Pères de l'Église firent une sélection en ne conservant que les livres de saint Jean, saint Matthieu, saint Luc et saint Marc et encore, qu'ils durent mettre d'accord autant que possible.

Lisez enfin la *Vie de Jésus* par Renan, relisez-la froidement, sans parti pris, et vous n'y découvrirez rien qui ne soit plein de respect et d'admiration pour celui dont la doctrine a remué le monde. Dans les renseignements qu'il donne, après être allé les puiser à toutes les sources les plus vraies, en Galilée, en Judée, ce savant et judicieux hébraïsant démontre combien la vérité se dégage des brumes épaisses que l'Église a su maintenir pour conserver sa puissance et consolider une religion allégorique en établissant successivement pour ses besoins tous ces mystères, tous ces dogmes, tous ces sacrements dont pas un seul ne vient de Jésus. Ce prophète a-t-il seulement eu connaissance de Socrate et de Platon qui furent ses précurseurs, et de la religion indoue vieille de plus de 8000 ans déjà quand vint Jésus, et dans laquelle nos prêtres ont pris la Vierge et la Trinité ? Le fils de Dieu ne devait-il pas tout savoir ? En le répudiant comme le Messie, les Juifs furent logiques. Eux qui ne croyaient qu'au Dieu unique de Moïse, pouvaient-ils présumer que Dieu avait un fils venu pour prêcher l'égalité, la charité, le détachement des biens de ce monde, et parler du royaume réservé aux pauvres. Jamais, à leurs yeux, cet homme ne pouvait être Dieu lui-même

Prenez le Coran écrit par un autre prophète de Dieu, livre dans lequel il n'a rien été changé depuis la mort de Mahomet à Médine en 632, époque à laquelle le calife Abou Beckr, son beau-père, réunit toutes les feuilles de palmier, et les peaux de gazelles sur lesquelles avaient été tracées les pensées dictées par Mahomet à tous ceux qui le suivaient et qui furent des disciples.

Sourate IV — Versets 14, 36 et 69. — « O vous qui avez reçu les Écritures, ne dépassez pas la juste mesure dans votre religion. »

— « Le messie Jésus n'est que le fils de Marie, un envoyé de Dieu, son Verbe. Croyez en Dieu et en Jésus comme son envoyé ; mais ne dites pas qu'il existe une Trinité. »

— « Dieu est toujours unique et ne peut être qu'unique; il ne saurait avoir de fils, cela serait indigne de lui. S'il décide une chose, il dit: Que cela soit, et cela est. »

Aux yeux de Mahomet, Jésus fut donc simplement comme lui un envoyé de Dieu.

Il n'est pas possible de séparer l'image de Jésus de Jérusalem qui demeurera toujours, aux yeux des chrétiens et de tous les hommes, le cadre sacré dans lequel il exprima des pensées dignes d'un Dieu et où il est mort sur la croix victime de sa philosophie surhumaine et grandiose sans se douter qu'on ferait de lui un Dieu dont la mort rachèterait l'humanité, mystère à jamais incompréhensible. — Racheter la créature de Dieu par Dieu lui-même !!

Jésus fut plus grand que lui-même et sa doctrine est vraie puisqu'elle est demeurée dans la mémoire des hommes. A-t-il fait ce qu'on appelle des miracles ? Ses disciples l'ont dit, et c'est certainement sa puissance qui les a attachés à lui. Il avait de grands pouvoirs médianimiques, il était voyant, il était guérisseur, et à cette époque ces dons que nous voyons tous les jours devaient sembler surnaturels, surtout employés avec amour et désintéressement.

Devant ce grand initié qui a pratiqué la charité, la pauvreté, l'humilité, qui a pardonné à ses bourreaux, je m'incline, moi qui ne suis rien et je termine par une pensée que jamais je n'ai entendu émettre par personne et que je n'ai lue nulle part : Si dans leur ignorance et leur simplicité ses apôtres émerveillés des grandes vertus de Jésus, l'ont cru Dieu fils de Dieu, et que, condamné à mort, il ait traversé Jérusalem en traînant sa lourde croix, comment l'ont-ils si lâchement abandonné, et comment ne se sont-ils pas tous fait tuer pour le sauver ou pour mourir avec lui ?

Pourquoi tous les douze, même Judas repentant, n'ont-ils pas fait un cercle glorieux de leurs douze croix autour de celle de ce Dieu qui mourait pour eux.

Un tel drame eût à jamais divinisé Jésus.

Il est temps de clore ce long article sur Jérusalem que je serais désolé d'avoir écrit s'il devait me faire passer pour un destructeur de la religion — ceux qui la dirigent s'en chargent mieux que moi. — L'idée de religion, c'est-à-dire ce sentiment intime attaché à toute âme humaine, même chez le matérialiste, qui nous fait deviner un créateur vers lequel il faut lever les yeux, je ne songe point à la détruire. Mon Dieu est forcément puissant, juste et bon. C'est tout ce que je comprends de lui quand je contemple le ciel étoilé, la mer calme ou mugissante, les montagnes neigeuses, le chevreau qu'allaite sa mère, le papillon qui se pose sur la rose, et que j'admire la main et l'œil de l'homme... En présence de ces merveilles je sens la grandeur de leur créateur.

A nous, spirites, la consolation de croire que notre rêve s'accomplira, et que nous contemplerons toujours les beautés de la nature créée par Dieu, les com-

prenant davantage dans la série logique de nos existences successives, à l'aide desquelles, nous purifiant de plus en plus, nous abandonnerons un jour cette gangue charnelle à laquelle nous devons être longtemps attachés pour n'être plus que des âmes légères qui se transporteront comme la pensée d'un point à l'autre de l'Univers... Connaissant Dieu ne serons-nous pas des anges, et peut-être des dieux ! Un jour viendra, n'en doutez pas, où le mal épuisé, nos larmes séchées, nous jouirons tous — c'est notre idéal — avec tous ceux que nous aurons le plus aimés, de la béatitude divine due à notre immortalité.

Telle est ma dernière pensée, la meilleure que j'aie rapportée de Jérusalem.

LÉOPOLD DAUVIL.

LA DÉCOUVERTE DU MAGNÉTISME PAR LES HYPNOTISEURS [1]

Celui qui n'aurait jamais entendu parler de magnétisme et de l'hypnotisme, ou qui n'aurait jamais lu un livre sur cette matière et voudrait commencer par l'ouvrage que vient de publier M. Paul Joire pour se mettre au courant de la question, serait singulièrement déçu ou trompé. Il croirait que l'hypnotisme est une science toute nouvelle, remontant, au plus, à quelques lustres.

En effet, le Dr Joire ne dit pas un mot d'aucun magnétiseur, ancien ou moderne. Il n'en dit même guère plus des hypnotiseurs. Le plus ancien auteur cité est Braid, encore ne l'est-il, sauf oubli, que deux fois, et très laconiquement. Ajoutez-y deux ou trois hypnotiseurs contemporains et vous aurez toute la bibliographie de ce traité. Il faut convenir que M. Joire ne s'est pas donné beaucoup de mal pour se documenter.

Je sais bien que son traité est seulement *expérimental et thérapeutique*, et non *historique ;* mais l'expérience qui ne plonge pas ses racines dans l'histoire est bien superficielle et fort sujette à être emportée par le premier vent de la critique.

Ce nouveau traité de l'hypnotisme pourrait n'en être pas plus mauvais : la raison et l'expérience peuvent, dans une large mesure, suppléer l'érudition ; mais je doute que ce soit ici le cas. M. Joire adopte un certain nombre d'erreurs et d'exagérations de ses confrères en hypnotisme, qu'il aurait certainement rectifiées s'il avait suffisamment expérimenté et surtout réfléchi.

Il faut cependant lui rendre cette justice qu'il en rejette un certain

(1) *Traité de l'hypnotisme expérimental et thérapeutique. Ses applications à la médecine, à l'éducation et à la philosophie*, par le Dr Paul Joire. 1 vol. in-16, Paris, Vigot frères, 1908.

nombre, ce qui nous incline à croire que, s'il n'a pas lu les anciens magnétiseurs, il a tout de même lu quelques modernes et mis à profit leurs critiques contre Charcot et sa suite.

C'est ainsi, par exemple, que M. Joire condamne et repousse les moyens et procédés autoritaires et, pour mieux dire, brutaux, employés par l'École officielle pour déterminer le sommeil hypnotique, pour réveiller les sujets et pour faire des expériences plus ou moins merveilleuses et d'une utilité problématique.

M. Joire veut d'abord que l'expérimentateur gagne la confiance du sujet. L'état d'esprit convenable pour ces expériences « ne peut exister que si le sujet voit dans l'hypnotiseur une personne sympathique, et à qui il puisse, au moins momentanément, accorder sa confiance. »

Ne vous semble-t-il pas entendre parler Puységur ou Deleuze, et non Charcot, l'hypnotiseur ?

Il faut ensuite de la prudence. « La première qualité que nous exigerons de l'hypnotiseur est la prudence. On exige de la prudence de la part d'un médecin ou d'un chirurgien, et l'on a parfaitement raison, car ils sont appelés à intervenir d'une façon active pour entretenir la vie et la santé de ceux qui se confient à leurs soins. L'hypnotisme est une branche importante de l'art de guérir... » Donc....

Les personnes qui ne savent pas avec quelle prudence opéraient les impétueux hypnotiseurs de la Salpêtrière sont invitées à voir ce que j'en ai dit dans les *Rapports du magnétisme et du spiritisme* et dans l'*Histoire et philosophie du magnétisme*.

A la prudence il conviendrait d'ajouter la science, qui s'acquiert par sa propre expérience et par celle des autres, par l'histoire, c'est pourquoi nous avons reproché à M. Joire de faire trop bon marché de l'expérience des magnétiseurs.

M. Joire ajoute, à la prudence, la réserve, le respect du sujet: « ne faire que les expériences consenties par le sujet ». Voilà encore une règle dont les premiers hypnotiseurs se faisaient une gloire de ne pas tenir compte, pour se distinguer des magnétiseurs.

Il faut « endormir son sujet doucement, sans brusquerie, en suivant une méthode régulière et bien déterminée, mais non unique. » Encore un précepte que les magnétiseurs ont toujours proclamé, et les hypnotiseurs toujours transgressé.

Même règle pour réveiller que pour endormir. Le réveil, dit M. Joire, ne doit jamais être brusque. « Il est bon de commencer toujours par dégager le sujet au moyen de passes transversales avant de procéder au réveil complet. On obtient ainsi un réveil plus calme, et le sujet est beaucoup plus satisfait. En outre, quand le sujet a été dans un état d'hypnose très profond, il

est bon de faire encore quelques passes transversales, au niveau du visage et de la poitrine après la suggestion du réveil...

« Il ne faut pas oublier qu'il faut éveiller *lentement* un sujet, surtout s'il a été endormi profondément et longtemps. En second lieu, il faut l'éveiller *complètement*, c'est-à-dire qu'il faut ne lui laisser aucune somnolence. »

Lentement et complètement. J'ai souligné ces deux mots parce qu'ils ont une même importance capitale, surtout lorsqu'on veut, comme le prétendent les hypnotiseurs, faire de la *psychologie expérimentale*. Combien ai-je vu de ces pauvres sujets détraqués par des suggestions souvent réitérées et suivies de dégagement nul ou brusque et incomplet !

Il est très regrettable que ces bons conseils soient éparpillés, noyés dans 451 pages où les confrères de M. Joire n'iront pas les chercher.

Ils pourront, me direz-vous, les trouver dans votre analyse.

Y pensez-vous ? Un docteur n'a-t-il pas la science infuse ? Et puis, lire une revue *spirite*, n'est-ce pas pécher mortellement contre la religion scientifique. Il y a donc tout lieu de croire que les hypnotiseurs continueront de peupler les asiles d'aliénés, *ad majorem scientiæ gloriam*.

M. Joire diffère sur plusieurs autres points de ses anciens confrères les fondateurs de l'hypnotisme.

Il affirme que l'hypnose est un état physiologique et non pathologique, et qu'il peut être produit à des degrés divers chez les individus normaux.

Il constate que dans la suggestion, le sujet n'est pas absolument passif. « Il ne faut pas tomber dans l'erreur, si répandue dans le monde, où l'on se figure qu'un sujet hypnotique perd sa volonté, que le suggestionneur peut faire de lui tout ce qu'il veut. Tout cela n'est qu'une fable, qui ne peut être soutenue que par des ignorants, ou par des gens qui, par parti pris ou par intérêt, s'élèvent contre l'hypnotisme. »

Voilà Charcot et compagnie classés parmi les fabulistes et les ignorants Je n'aurais pas osé aller si loin.

Les ignorants, les *fabulistes*, et même beaucoup de profanes, croient et craignent que les somnambules ne révèlent leurs secrets intimes, ne disent des choses qu'ils désirent tenir cachées. « Cette crainte, dit (avec les magnétiseurs) M. Joire, est complètement chimérique, et tient à une idée complètement fausse, mais très répandue dans le monde. »

Les trois fabuleux états du grand hypnotisme ne trouvent même pas grâce devant M. Joire. « Ce serait une erreur de croire que ces trois états forment une gradation régulière, et constituent des phases progressives du sommeil hypnotique. »

C'est ce que nous avons toujours dit ; c'est aujourd'hui un hypnotiseur qui le dit lui-même. Nous en prenons acte.

Que reste-t-il donc maintenant de l'hypnotisme ? Le mot, et c'est tout.

Non pas, dira M. Joire. Il reste de l'hypnotisme les applications à la thérapeutique du corps et de l'esprit, à la médecine, à l'éducation et à la psychologie.

C'est là que je vous attendais.

Les applications à la médecine relèvent du magnétisme, et jamais un hypnotiseur n'a opéré par l'hypnotisme des cures qui approchent de celles des magnétiseurs.

Quoique les applications pédagogiques ne soient pas de l'invention des hypnotiseurs, je veux bien les leur abandonner et je conviens qu'ils ont fait tout leur possible pour les mettre en vogue; mais je dis que c'est là un mal, une de ces exagérations que je reproche à M. Joire d'avoir empruntées à ses collègues en hypnotisme.

Je ne puis pas ici, en quelques lignes, traiter convenablement cette question. Je dirai seulement que, déjà, l'endoctrinage scolaire, tel qu'il est pratiqué, est plus nuisible qu'utile au développement de l'esprit.

Il est si contraire aux inclinations naturelles de l'enfant qu'on n'a jamais pu le lui imposer que par des coups et des pensums, autrefois, et aujourd'hui par des promesses, des récompenses, des croix, des prix, des certificats, des diplômes, mille fois plus dangereux pour le moral que ne le sont les coups pour le physique.

S'il en est ainsi de l'instruction sans suggestion, que sera-ce si l'on recourt à ce nouveau moyen de contrainte morale?

Je veux bien croire, parce que je le sais, que, dans quelques cas exceptionnels la suggestion éducative peut être utile, de même qu'on tend la main à l'enfant qui est tombé; mais il ne faut pas perdre de vue que la suggestion n'est qu'un médicament et que l'action autonome est le véritable aliment de *psyché*.

Or, parcourez les actes des Congrès des pédagogues de l'hypnotisme, ou des hypnotiseurs du pédagogisme, et voyez comment ils entendent les applications de l'hypnotisme à l'éducation...

Quant aux applications de l'hypnotisme à la psychologie, M. Joire, comme tous ses collègues, je suis fâché de le dire si vulgairement, « se monte le Job ».

La psychologie expérimentale nous a donné jusqu'ici beaucoup de fumée, mais peu de lumière ; elle est même incapable de nous éclairer beaucoup.

L'étude de la psychologie philosophique ne *se borne* pas, comme le croit M. Joire, « à une observation intérieure purement spéculative, mais elle *se base* là-dessus et elle ne peut trouver aucun autre point d'appui. L'observation extérieure vient ensuite au secours de l'observation intérieure et l'expérimentation n'arrive qu'en dernier lieu. Elle peut confirmer ou infirmer ce que l'observation a conçu, mais elle ne peut rien concevoir elle-même.

L'hypnotisme ne nous a, jusqu'à ce jour, rien appris de nouveau en psychologie, et il y a tout lieu de croire qu'il ne nous enseignera jamais rien de bien important, surtout tant qu'il sera manié comme il l'a été par ses inventeurs.

Ce qui résulte du livre de M. Joire, c'est que les hypnotiseurs abandonnent leurs vieilles prétentions et évoluent de plus en plus vers le magnétisme.

Les hypnotiseurs découvrent enfin le magnétisme. Mieux vaut tard que jamais.

M. Joire nous dit dans sa préface qu'il s'est proposé de sortir le magnétohypnotisme des mains du charlatanisme et de l'ignorance. S'il était vraiment en de si mauvaises mains... il y reste ; et s'il en était sorti, il y rentre.

ROUXEL.

LE PROBLÈME DE L'ÊTRE ET DE LA DESTINÉE

PAR LÉON DENIS

Sous ce titre, la librairie Leymarie publie un nouvel ouvrage de Léon Denis qui est appelé à un succès retentissant. (Voir page 3 des annonces.)

La notoriété de l'auteur est suffisamment établie pour que nous n'ayons pas à en faire l'éloge ici. Les chiffres étant plus expressifs que les mots, nous rappellerons simplement qu'*Après la Mort* est parvenu, édition française, à son vingt et unième mille. Il est traduit dans toutes les langues principales de l'Europe et a eu plusieurs éditions en italien, russe, portugais, etc. *Christianisme et Spiritisme* a atteint son sixième mille et *Dans l'Invisible*, publié en 1904, son cinquième mille. Tous deux sont également traduits en plusieurs langues.

Le nouvel ouvrage sur *la Destinée* est une étude expérimentale — scientifique, philosophique et morale — des côtés mystérieux de l'être humain, des puissances cachées en lui, des moyens de les mettre en valeur. Les problèmes de la subconscience, de la double personnalité, de la mémoire profonde, avec l'enchaînement des souvenirs et acquisitions qu'elle comporte, toutes ces questions, encore si obscures, sont passées en revue, analysées et résolues avec une clarté, un esprit logique et critique, une richesse de documentation qui font de ce livre un des plus complets dans son genre. A côté de quelques faits anciens, pour la plupart oubliés, on y trouvera l'exposé de beaucoup de faits nouveaux, peu connus et même inédits, accompagnés de commentaires qui en font ressortir l'importance.

On trouvera, dans les premières pages bleues de cette Revue, la reproduction de la table des matières contenues dans ce volume. La troisième par-

tie : *les Puissances de l'âme*, et particulièrement les chapitres sur la Volonté, la Pensée, l'Amour, la Douleur, renferment de nombreuses pages qui égalent — si elles ne les surpassent — en beauté et en éloquence, les plus remarquables passages d'*Après la Mort*. D'ailleurs, on retrouvera, dans tout l'ensemble de cette œuvre, le style entraînant et coloré, en même temps que net et précis, qui a fait le succès des livres de Léon Denis.

La librairie Leymarie sera en mesure de fournir ce livre à toute demande, dès les premiers jours de novembre. Le prix en est de 2 fr. 50, ce qui, on en conviendra, est un chiffre modeste pour un volume de 550 pages. Mais l'auteur, on le sait, est bien plus inspiré par un vif désir de propagande que par l'esprit de lucre.

Dans notre revue de décembre, nous publierons un article bibliographique plus étendu sur cette œuvre remarquable, les nécessités du tirage ne nous permettant, à l'heure présente, que ce bref aperçu.

(Note de l'Éditeur.)

Conférence du 6 octobre

Sur l'initiative de la *Société française des phénomènes psychiques* M. le chevalier Le Clément de Saint-Marcq, docteur ès-sciences, Président de la *Fédération spirite belge*, a donné, le 6 octobre, dans la salle de la rue d'Athènes, une excellente conférence dont nous essayons ici un court résumé.

Avec une clarté et une force irrésistible, le conférencier a exposé la position actuelle de la question spirite ; puis, il nous indiqua la marche à suivre pour la propagation d'une vérité si difficile à greffer sur le cerveau moderne.

Tout d'abord, dit-il, on constate, dans l'humanité, trois affirmations qui sont de tous les temps et de toutes les religions.

1° Affirmation d'un corps mortel et d'une âme immortelle. Le spiritisme adopte cette croyance universelle ; mais, en constatant l'union de l'âme avec un organisme périsprital, il donne un caractère d'entité réelle à ce qui n'était, avant lui, qu'une conception idéale.

2° Autre croyance universelle, les doctrines ou les légendes ont toujours fait mention d'êtres intelligents, surnaturels, messagers divins... etc. Le spiritisme explique très bien cet enseignement qui n'est que le corollaire du précédent. Puisque les âmes survivent ce sont elles qui fournissent le contingent de cette population invisible.

3° Enfin on a toujours cru à des manifestations extraordinaires, ce sont ces

manifestations que le spiritisme étudie, les regardant comme une conséquence toute naturelle de l'existence du monde invisible.

C'est-à-dire que le spiritisme donne, à ces conceptions antiques, un aspect nouveau, beaucoup plus positif, beaucoup plus scientifique et mieux fondé devant la raison ; par là il marque un évident progrès.

Aujourd'hui la croyance ne suffit plus; on ne s'en rapporte qu'à la science Mais qu'est-ce qui établira une limite entre la science et la croyance ? — La preuve. — La foi se passe de preuve, tout ce qui tient à donner des preuves rentre, par là même, dans le cadre de la science.

L'orateur nous fait remarquer l'insanité de ceux qui prétendent à la preuve absolue. L'absolu n'existe pas, sauf dans le domaine des mathématiques pures, et encore !!...

A cette idée fausse de la preuve absolue opposons celle de la preuve suffisante. Cette preuve est théorique, ou bien expérimentale. En fait, l'esprit humain est si rebelle à la conviction qu'il accepte rarement une preuve théorique ; les récits, les témoignages de quelques noms sont de ce genre. Le fait direct frappe davantage, il faut donc essayer de frapper l'adversaire en entrant dans cette voie.

Là nous rencontrons un grand obstacle, celui de la suspicion irréductible devant les phénomènes complexes. Mais, celui qui cherche la conviction, n'a qu'à le vouloir sincèrement pour parvenir à s'assurer d'un simple mouvement de table ; c'est l'*a b c* de l'expérimentation, c'est à cela qu'il faut l'amener, il sera, ensuite, mieux disposé à accepter la suite des phénomènes.

Nous voyons que le savant, mis en présence d'un phénomène, et contraint d'avouer l'authenticité du fait, commence toujours par accompagner cet aveu de l'affirmation que le spiritisme est absurdissime ; puis, s'il continue ce genre d'étude, il arrive à reconnaître qu'entre les multitudes d'hypothèses celle du spiritisme n'est pas plus inadmissible que les autres ; enfin, une dernière phase le conduit à cet aveu que les autres sont si absurdes que l'explication spirite demeure seule probable.

Le savant ne peut que lentement extirper de son cerveau cette conception surannée de l'intelligence qui serait fonction du cerveau. Certaines de nos facultés sont, il est vrai, localisées dans le cerveau, mais cela prouve simplement que la manifestation corporelle est solidaire de son organe ; les facultés supérieures que nous nommons *conscience*, *volonté*, ne sont pas localisées. La conception d'un acte est distincte de son exécution. Nous pouvons donc répondre victorieusement à l'objection, mais cela ne suffit pas, il restera à prouver l'intervention des intelligences extérieures.

Cette intervention est supposable dès que le résultat obtenu dépasse les bornes de la connaissance du sujet. Les objections qu'on nous présente supposent, chez le médium, une faculté de clairvoyance capable de percevoir

n'importe quoi, dans le cerveau de n'importe qui. Mais il faudrait d'abord nous démontrer qu'une telle faculté existe. La transmission de pensée a ses limites ; l'orateur nous cite une séance à laquelle participaient quatre personnes, ne connaissant que le français ou le flamand, au cours de laquelle il obtint une phrase correcte en sanscrit. Là il y a intervention certaine d'une intelligence; l'objection consiste à dire que la phrase obtenue pouvait, dans l'Hindoustan ou ailleurs, exister dans un cerveau actuellement pensant, et agir automatiquement au milieu du cercle.

Mais on n'a pas d'exemple d'une communication de pensée rendant une telle explication vraisemblable.

Voilà la marche à suivre, très simple et claire, indiquée par le conférencier qui nous conseille de nous renfermer dans cette méthode, afin de conserver nos positions solides et de ne point prêter le flanc à la critique. Il a terminé en nous disant que le nombre des adversaires irréductibles allaient toujours en diminuant et il a exprimé l'espoir que, sous l'effort d'une propagande intelligente, nous verrions luire l'aurore attendue, et cela à bref délai.

M. G. Delanne, qui présidait, a remercié, au nom des auditeurs, le sympathique conférencier; il s'est fait l'interprète du sentiment général en priant M. Le Clément de Saint-Marcq de vouloir bien transmettre aux spirites belges les sentiments de bonne fraternité de leurs collègues parisiens, et cette journée heureuse s'est terminée par un banquet, où de bien jolis toasts empreints d'une cordialité exquise furent portés par MM. Léopold Dauvil et G. Delanne.

Pour le compte rendu,
L. CHEVREUIL.

COMMUNIQUÉ

Caisse de secours pour les Vieillards ou Infirmes nécessiteux, à Lyon.

Cette œuvre de solidarité, qui fonctionne dans notre ville depuis 1888, sous les auspices de la *Fédération Spirite Lyonnaise*, vient de recevoir deux dons qu'il est de notre devoir de signaler afin de pouvoir adresser à nos anonymes bienfaiteurs, en notre nom et en celui de nos assistés, nos remerciements les plus sincères.

Don reçu le lundi 2 septembre d'un inconnu, pour les Vieillards	20 fr.
— 9 — —	100 fr.
Soit	120 fr.

Le but de cette caisse est de venir en aide, dans la mesure de nos moyens,

à la pauvreté honteuse, de soulager les détresses cachées. Les fonds sont centralisés 7, rue Terraille, et tous les ans, en décembre, sont distribués par pensions de cinquante francs par la commission de la *Fédération Spirite Lyonnaise*, après une enquête faite sur les besoins réels des postulants.

Au nom de nos frères infortunés, merci à leurs généreux bienfaiteurs.

Pour la Fédération Spirite Lyonnaise,
Le Secrétaire Général,
HENRI SAUSSE.

De l'influence des métaux sur le périsprit

Fragment d'une communication donnée dans un de nos groupes, par un guide spirituel très élevé.

Tout métal oppose aux esprits une surface nuisible et par suite pénible. *Ne mettez jamais vos morts dans un cercueil de plomb.* L'esprit peut rester lié au corps, des ans et des ans. Le plomb oppose au fluide une résistance douloureuse pareille à la tombe qui se refermerait sur un vivant.

PAUL.

ÉCOLE PRATIQUE DE MASSAGE ET DE MAGNÉTISME

Les Cours de l'*École pratique de Massage et de Magnétisme* seront ouverts, pour la 15e fois, lundi, 4 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, à la *Société Magnétique de France*, 23, rue Saint-Merri, Paris.

Les cours pratiques de la première partie du programme auront lieu dans l'ordre suivant : Lundi, *Physiologie*, par M. le Dr Encausse (Papus) ; Mercredi, *Histoire et Philosophie du Magnétisme*, par M. Fabius de Champville ; Vendredi, *Anatomie*, par M. le Dr Ridet ; Samedi, *Physique physiologique*, avec expériences, par M. H. Durville. Jeudis et Dimanches, à 9 heures du matin, *Cours cliniques*, sous la direction de M. le Dr Pau de Saint-Martin.

NÉCROLOGIE

Le docteur HIPPOLYTE BARADUC vient d'être doublement frappé dans ses affections les plus chères. Au mois d'août il perdait son fils adoré, André-Joseph, à Lourdes où il était allé pieusement demander sa guérison. En

quelques pages, qu'on ne peut lire sans une profonde émotion, le père désolé uni au savant a décrit cette fin cruelle d'un spirite doublé d'un chrétien.

Aujourd'hui nous recevons la nouvelle de la mort de Mme Hippolyte Baraduc. La mère est allée rejoindre dans l'au-delà son fils de 20 ans.

L'âme forte et convaincue du Docteur n'a pas besoin de nos consolations, mais en lui exprimant la part bien vive que nous prenons à sa grande douleur de père et d'époux, nous lui offrons l'hommage très respectueux de nos condoléances sincères.

Mme DE SOYRE, la veuve du docteur de Soyre, qui a laissé le souvenir d'un habile praticien et d'un savant distingué, est morte à Toulon, le 5 de ce mois, chez sa fille, Mme de l'Orza Reichemberg, femme du capitaine d'Infanterie coloniale. Elle venait d'unir sa seconde fille au docteur Daverne. Spirite convaincue, ainsi que ses enfants, Mme de Soyre, emportée en quelques heures par une crise cardiaque, a vu venir la mort le sourire aux lèvres, consolant et encourageant ses enfants à qui elle a recommandé de ne pas la pleurer et en leur promettant une très prochaine visite.

Les membres du Cercle Allan-Kardec adressent aux familles de l'Orza et Daverne l'expression de leur fraternelle sympathie.

BIBLIOGRAPHIE

Traité de l'hypnotisme expérimental et thérapeutique, *ses applications à la Médecine, à l'éducation et à la psychologie,* par le Dr Paul Joire, professeur à l'Institut psycho-physiologique de Paris. — Vigot frères, Éditeurs, 23, Place de l'École de Médecine, Paris. Un vol. in-8e écu avec 44 figures démonstratives. . . . . **4 francs.**

Un grand nombre de personnes s'intéressent actuellement à l'hypnotisme.

Les philosophes y trouvent un merveilleux moyen d'analyse psychologique, qui leur permet de scruter les replis les plus ignorés de l'âme humaine.

Les médecins y voient une méthode nouvelle, qui permet de traiter efficacement un grand nombre de maladies rebelles à la thérapeutique ordinaire.

Le médecin psychologue, ambitionnant d'aller plus avant dans le soulagement qu'il peut apporter à l'humanité souffrante, découvre dans l'hypnotisme le moyen, non seulement de soulager les souffrances physiques, mais aussi de guérir les maladies et les souffrances morales.

Le prêtre, voyant l'hypnotisme entré définitivement dans le domaine scientifique, n'en blâme plus la pratique, et cherche lui-même à s'éclairer sur les bases de cette méthode scientifique nouvelle, et sur ce qu'on peut en

attendre pour le soulagement des maux du corps et le développement des facultés de l'âme.

Le public enfin le voit volontiers sortir du domaine du charlatanisme, et cherche à déchirer les derniers voiles qui l'entourent et en ont fait trop longtemps, grâce à l'ignorance, un instrument surnaturel.

A tous ceux-là, savants, chercheurs ou simplement curieux, s'adresse ce livre dans lequel l'auteur a d'abord donné l'analyse scientifique de l'hypnotisme, puis la méthode et les règles précises que doivent suivre ceux qui veulent l'employer.

Il a ensuite voulu prouver l'utilité de l'emploi de l'hypnotisme, en signalant un certain nombre des principales circonstances dans lesquelles on peut en faire usage, ce qui l'a amené à écrire les chapitres sur l'hystérie, les obsessions, l'alcoolisme, le trac des artistes, l'étude des arts, etc.

Enfin, allant plus loin que la plupart des hypnologistes, il a démontré par ses expériences la réalité de la suggestion mentale, et, par l'étude du sthénomètre, l'existence d'une force nouvelle, émanant de l'organisme humain.

Cours abrégé de Spiritisme, dicté par un invisible à JEANNE FANAU.
Prix: 0 fr. 25. Par la poste: 0 fr. 30.

Une nouvelle édition de cette excellente petite brochure vient de paraître. L'opinion de toutes les personnes qui l'ont achetée est qu'il faudrait la répandre dans les classes populaires.

Avoir une idée exacte du Spiritisme au bout d'une heure est un résultat efficace.

Ces notions ont été dictées par un invisible à Mlle Jeanne FANAU, jeune médium d'Alger, âgé de seize ans, du mois d'avril au mois de juillet 1906, en douze séances dont chacune compose un chapitre de ce petit cours.

Sa clarté, sa netteté démontrent la lucidité de l'ami de l'espace venu à nous.

Il suffit, pour s'en convaincre, de lire les paroles dernières qu'il dicta après avoir terminé son cours.

La Fraternité dans l'Humanité, par JEAN OLCAR. Prix : 2 fr. 50.

De toutes parts, des œuvres, tant humaines que médianimiques, se multiplient sur le captivant sujet de la Fraternité Universelle. L'importance de ce mouvement n'échappera pas aux cœurs généreux, qui s'intéressent au mouvement d'émancipation de l'humanité, activé par les connaissances psychiques.

La découverte d'une vérité scientifique serait vaine, si l'on se bornait à

en faire la constatation. Elle n'a d'intérêt que par son application, son utilisation sociale. Les lois, qui pourraient se dégager d'un multiple assemblage de relations phénoménales, ne sont pas immuables. Les lois elles-mêmes évoluent.

C'est dans cet esprit qu'a été conçue cette œuvre, les désabusés eux-mêmes y puiseront une lueur d'espérance.

M. JEAN OLGAR, nourri à la féconde et généreuse école des TOLSTOÏ, ANATOLE FRANCE, FLAMMARION, etc., a réuni dans son livre *La Fraternité dans l'Humanité*, un faisceau de saines et généreuses réflexions, dont les éducateurs devront s'inspirer.

Librairie Lucien BODIN, rue Christine, 5 — PARIS (VI^e^)

Vient de paraître :

Les Vers dorés de Pythagore, expliqués et traduits en français ; précédés d'un *Discours sur l'essence et la forme de la poésie chez les principaux peuples de la terre*, par FABRE D'OLIVET, nouvelle édition augmentée des *Commentaires d'Hiéroclès sur les vers dorés de Pythagore* traduits en français par A. DACIER.

Un fort volume in-8 de plus de 600 pages, broché (belle édition).

Prix : 15 fr.

Tirage unique à 500 exemplaires (dont 10 exemplaires sur hollande, à 30 fr.)

En publiant *Pythagore* et ses deux grands commentateurs, nous croyons remplir le désir de bon nombre de savants et d'érudits, en les réunissant dans un même recueil.

Les *Vers dorés*, si remarquables par leur élévation morale, sont le plus beau monument de l'antiquité dressé en l'honneur de la *Sagesse*. Ces vers, si réputés, furent le *credo des adeptes et des initiés*. Hiéroclès donne une exposition succincte, mais complète, des doctrines de Pythagore, et son ouvrage est d'une certaine importance pour l'étude de la philosophie pythagoricienne. Le commentaire de Fabre d'Olivet est un prolongement de celui d'Hiéroclès, il résume clairement la philosophie et la théosophie comparées de tous ces systèmes ; il ouvre la pensée sur tous les horizons de la *connaissance*.

Le Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

Le Rédacteur en chef : LÉOPOLD DAUVIL.

Mayenne. — Imprimerie CH. COLIN.

Ouvrages d'ALLAN KARDEC sur le Spiritisme

Le Livre des Esprits (Partie philosophique), contenant les principes de la doctrine spirite. — Vol. in-12, 46e édition. Prix : 3 fr. 50 c.

Le Livre des Médiums (Partie expérimentale). Guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations, 1 vol. in-12, 37e édition. Prix : fr. 50.

L'Evangile selon le Spiritisme (Partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. 1 vol. in-12, 38e édition. Prix : 3 fr. 50.

Le Ciel et l'Enfer, ou la Justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre, 1 vol. in-12, 16e édition. Prix : 3 fr. 50.

La Genèse, les Miracles et les Prédictions selon le Spiritisme, un vol. in-12, 15e édition. Prix : 3 fr. 50.

Œuvres posthumes d'Allan Kardec, contenant sa biographie et le discours prononcé sur sa tombe par Camille Flammarion, 2e édition. Prix : 3 fr. 50.

Le répertoire du Spiritisme, par M. Crouzet, avocat, 3 fr. au lieu de 5 fr. Guide précieux pour les spirites qui veulent faire des recherches dans les treize premières années de la Revue et les six ouvrages fondamentaux.

ABRÉGÉS

Qu'est-ce que le Spiritisme? Introduction à la connaissance du monde invisible ou des Esprits, 1 vol. in-12, 23e édition, 1 fr.

Le spiritisme à sa plus simple expression. Exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations. Brochure in-18 de 36 pages, 15 cent., 0 fr. 20 port payé : vingt exemplaires. 2 francs ; par la poste 2 fr. 60 cent.

Résumé de la loi des phénomènes spirites. Brochure in-18, 10 centimes ; par la poste 15 centimes.

Caractères de la révélation spirite. Brochure in-18, 15 cent. ; par la poste 0 fr. 20 : vingt exemplaires, 2 francs ; par la poste, 2 fr. 60 cent.

Les Fluides, 0 fr. 25.

Esquisses géologiques de la terre, 0 fr. 25.

EN VENTE : Buste d'Allan Kardec

Bronze de 0 m. 30 de hauteur : 60 francs. 0 m. 20 : 40 francs.

Portrait d'Allan Kardec. — Album	1 fr. 50
Grand portrait d'Allan Kardec, photogravure	1 fr. 50
2 Tableaux-gravures du Médium Fabre. . . . . 1 fr. 50 et	3 fr. 50
Portrait du Curé d'Ars et du Dr Demeure, chacun . . depuis	1 fr. »
Tête de Christ du Médium Fabre : 5 fr., 3 fr. 50, 1 fr. 50 et 0 fr. 50.	
Photographies spirites, obtenues par William Crookes. 1 fr. et	1 fr. 50
3 dessins médianimiques de Victorien Sardou. 1 fr. 50, 2 fr. et	2 fr. 50

De Rochas (Colonel de), les frontières de la Science, 1re série, 2 fr. 50 ; 2e série..... 3 fr. 50.

Stainton Mosès (W.). Enseignements spiritualistes (Port payé)..... 5 fr.

Rapport sur le spiritualisme, par le Comité de la Société dialectique de Londres, avec les attestations orales et écrites. Traduit de l'anglais par le Dr Dusart, in-8e de 352 pages, port payé 5 fr.

Crowe (Mistress Catherine). Les Côtés obscurs de la Nature ou Fantômes et Voyants..... 5 fr

Grimard. Une échappée sur l'Infini, synthèse admirable de la philosophie spirite, son histoire depuis la haute antiquité..... 3 fr. 50

— La famille Hernadec, roman spiritualiste plus haut intérêt..... 2 fr. 50

Crookes (William). Recherches sur les phénomènes spirites, la force psychique, illustré. 3 fr. 50

Travaux d'un savant chimiste, membre du bureau de la Société Royale de Londres.

Claire G... — Souvenirs et Problèmes spirites. Ouvrage documenté très intéressant, sur papier de luxe, format gr. in 8e carré, prix..... 5 fr.

M. Sage. Mme Piper et la société anglo-américaine pour les recherches psychiques. Préface de Flammarion..... 3 fr. 50

— La Zone frontière entre l'autre monde et celui-ci..... 3 fr. 50

Denis (Léon). Après la mort. Exposé de la philosophie des esprits, ses bases scientifiques et expérimentales, ses conséquences morales. 2 fr. 50

— Dans l'Invisible. — Spiritisme et médiumnité. Traité de spiritualisme expérimental. 2 fr. 50

XXX. — Trois dualités de l'espace : les Origines et les Fins, cosmogonie médianimique présentant un grand intérêt..... 1 fr. 50

XXX. — Entretiens spirites. Communications spirites faisant suite aux Origines et les Fins. 2 fr.

Publications spirites et spiritualistes périodiques

Le Messager, journal bi-mensuel, à Liège (Belgique). — Union postale, 5 fr. par an.

La Tribune psychique, organe mensuel de la Société d'Etudes des phénomènes psychiques, 57, rue du faub. St-Martin, Paris, (10e) 5 fr. par an.

Annales des Sciences psychiques, paraissant tous les mois, dirigées par le Dr Dariex, le prof. Charles Richet. Rédact. en chef, C. de Vesme, 6, rue Saulnier, Paris. — 12 fr. par an.

La Vie d'Outre-Tombe, revue mensuelle de la fédération des groupes spirites de Charleroi (Belgique), chez M. Pouillard, 78, rue St-Charles à Jumet-Gohyssart.

La Lumière, revue mensuelle, 23, rue Poussin, Paris. — 7 fr. par an, Etranger, 8 fr.

Le Spiritualisme moderne, 36, rue du Bac, Paris, bi-mensuel, un an, 5 francs.

La Paix universelle, bi-mensuelle, 5, cours Gambetta, à Lyon. — 3 fr. par an.

Revue scientifique et morale du Spiritisme. Mensuelle. France, 10 fr. par an. Etranger, 12 fr. — 40, boulevard Exelmans, Paris.

Le Lotus bleu, revue théosophique mensuelle, 10, rue Saint-Lazare, Paris, 10 fr. par an.

L'Initiation, revue mensuelle, 5, rue de Savoie, Paris. — 10 fr. par an.

Revue du Monde invisible. Mensuel, 29, rue de Tournon, Paris. — France, 10 fr., Etrang., 12 fr.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy : secrétaire, M. Thomas, rue du faub. Saint-Jean, 23, à Nancy. France, 5 fr., Etrang., 6 fr.

Bulletin de l'Institut général psychologique, 14, rue de Condé, Paris. S'envoie aux membres de cette Société. 20 fr. par an.

La Revue du Bien, illustrée, Directeur Marc Legrand ; mensuelle, abonnement 6 fr., 83, Boulevard Poniatowski, Paris.

Bulletin du Centre d'études psychiques de Marseille, 41, rue de Rome. — M. Anastay, Direct.

Proceedings of the Society for psychical Research, Revue trimestrielle très importante, chaque numéro, formant un volume, 4 fr. 50 ; chez Kegan Paul, Trench, Trubner et Cie, Ludgate Hill, à Londres.

Light, journal hebdomad., 110, St-Martin's Lane W. C. London recomm. — 13 fr. 50 par an.

Philosophical Journal, hebdomadaire, à San-Diégo, cal. (Etats-Unis). — 13 fr. par an.

Les « **Nouveaux horizons** » de la Science et de la Pensée. Rev. mens., Direct. Jollivet-Castelot, 19, rue St-Jean, à Douai (Nord). France, 5 fr. Etranger, 6 fr.

The Banner of Light, journal hebdomad., Boston, Mass., 9, Bosworth Street. — 13 fr. par an.

Revista Spirita, mensuelle ; directeur, M. S. Moura, à Bahia (Brésil).

Lumen, mens. Direct. Dr Quirition. López Gómez, Pantona, 51, Carrada (Espagne).

La Nueva Era. — Zuleta 18 ; Mexico.

La Revelacion, mens., calle SanFernando n° 34, à Alicante (Espagne). — Etrang., 7 peset. 50 cents.

Verdade et Luz, mensuel, 6, rua do Lavapés, à Sao Paulo (Brésil).

Novo Sunce, mens. Direct. Dr Gustav Gaj, à Jastrebarsko (Hongrie).

Psychische Studien, journal mensuel, sous la rédaction du Professeur Maier, docteur en philosophie. O. Mutze, Leipzig, Lidenstrasse, 4. — 10 marks par an.

Zeitschrift für Spiritismus, hebdom. Edit. et direct. Fiegenhauer, Cologne, O. Mutze, Leipzig, Lidenstrasse, 4. — 6 marks par an.

La Vie Future. Revue mens. 37, rue de la Lyre, à Alger. — 6 fr. France, Tunisie, Etranger, 8 fr.

Les Merveilles de la vie, directeur M. Vitolt Chlopicki, 30, rue Vilcza, à Varsovie.

Le Progrès spirite, mensuel, 5 fr. par an, étranger 6 fr. — 61, rue de l'Avenir, Les Lilas (Seine).

La Vie nouvelle et philosophie de l'avenir, hebdomadaire, O. Cornier, à Beauvais. — France, 10 fr., Union postale, 12 fr.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. Francis ; Chicago-Illinois. — 1 dollar par an.

The Harbinger of light, mensuel, à Melbourne (Australie). — 8 fr. par an.

Luz y Union, directeur D.-J. Esteva Marata, Barcelona (Espagne).

L'Etincelle, organe de l'Union des églises, religieuse-libérale, direct. : l'abbé Julio, 111, rue Fontenay, à Vincennes (Seine). France : 6 fr. Etrang. 8 fr.

Le journal de Magnétisme paraît tous les mois, sous la direction de M. H. Durville ; abonnement 10 francs par an pour l'Union postale ; 23, rue St-Merri — Paris — 4e arrondissement.

Revista Espirita, mensuelle, à Porto Allégre Rio Grande do Sul (Brésil).

La Fraternidad universal, mensuelle. Dir. fondat. Ugarte à Buenos-Ayres.

A d'Onde Vamos, mens. Plaza Sotomayor, n° 3, à Valparaiso (Chili).

Reformador, mensuel, rua do Rosario, 97, à Rio-de-Janeiro (Brésil).

Constancia, revue hebdomadaire, directeur, P. M. Cosme Marino, rue Tucuman, 1736, à Buenos-Ayres (République Argentine). — 15 fr. par an.

Mayenne, Imprimerie Ch. COLIN.